

Luc Delfosse

# Les mémoires d'un cœur d'Artichaud

*Roman*



  
éditions  
**DIDRO**

COLLECTION CARACTÈRES MOBILES

## **Les Mémoires d'un Cœur D'Artichaut**

Proverbe

*« Cœur d'artichaut, une feuille pour tout le monde »*

Ne faut-il pas se mettre Marmontel en tête ?

*« J'ai grand regret de la féerie. C'étaient pour les imaginations vives une source de plaisirs innocents et la manière la plus honnête de faire d'agréables songes »*

Dom Juan aurait prononcé les paroles ci-dessous. Jésus ne l'avait-il pas précédé ?

*« Je me sens un cœur à aimer toute la Terre »*

Et si Elvis avait raison ?

*Wise men say only fools rush in  
But I can't help falling in love with you*

Les hommes sages disent que seuls les fous se précipitent  
Mais moi je ne peux m'empêcher de tomber amoureux de toi

*Take my hand, take my whole life too  
For I can't help falling in love with you*

Prends ma main, prends toute ma vie  
Parce que moi je ne peux m'empêcher de tomber amoureux de toi

## Prologue

### Un Tour du Monde Féminin

Écrire les mémoires d'un cœur d'artichaut est un exercice que l'on pourrait rapprocher de celui qui consiste à faire le tour du monde de la femme.

Combien de temps, combien de jours, nous faudra-t-il, pour réussir cet exploit ? C'est, à tout prendre, un grand tour de manège où l'enfant que je suis resté cherche avec impatience à attraper le pompon qui virevolte. La femme est ce cercle au milieu duquel l'homme n'en finit pas de tourner. Elle est une figure géométrique parfaite. C'est, à tout laisser, trois petits tours et puis ... s'en vont les rêves les plus fous que je fais depuis toujours. Une femme m'aimera poétiquement, librement. Je saurai renouveler mon jeu du fil de laine et de l'amour. Je n'aurai de cesse. Marivaudage ? Écheveau. Les mots nous transportent. Vite ! Une citrouille magique ! Ces mémoires sont une valse à sept temps, recherche, rencontre, confessions, poèmes, noyade ...

\*\*\*\*\*

On rencontre une femme, pas forcément celle du troisième type, elle serait trop lointaine, on la regarde, et, rapidement, disons, aussitôt, dès tout de suite, on la contemple. Le ou la DJ pose un vinyle au rock n'roll sur sa platine, il est assaisonné de blues et de jazz, à moins que le DJ, ou la DJ, ne clique sur son MacBook sans produire d'effets spéciaux, bref, la musique démarre. L'invitation à la danse est lancée, partie. On tourne comme un fou autour de la jeune femme en fleurs, - précisons que le rock

doit être endiablé, du type '*True Fine Mama*'-, mais lorsque la musique s'arrête, on se prend à twister au milieu d'un cercle ensorcelant, la femme, elle nous jette une fleur, comme le fit Carmen, puis plusieurs, comme n'eut pas le temps de le faire Carmen. On se retrouve en prison, comme Don José, une véritable arlésienne, mais la nôtre est une prison dorée. Et, parce que déjà on aime cette femme, Dieu nous la fait véritablement rencontrer, car c'est Lui, n'en doutons pas, le grand organisateur, on commence à se déhancher en rythme, on fait le grand saut au milieu d'un immense cerceau et du coup on se retrouve encerclé par la belle. Du rock n'roll on est passé au hula hoop. Par un tour de passe-passe, - on frôle la magie -, la femme autour de laquelle on tournait nous a mis au centre de son cercle à elle. Rappelons que pour que le hula hoop ne tombe pas, il faut se déhancher, danser sans trêve. C'est la recette du fruit de la passion inassouvie. C'est la rubrique sur une soif chronique, la mienne, je me nomme Apollinaire. Mais contrairement au poète je ne bois que de l'eau, pétillante, à Bad Neuenahr, *Apollinaris*. Elle présente de nombreuses vertus. Elle est particulièrement recommandée pour lutter contre l'apollinarisme. Le débile que je pourrais être n'écrira sa chronique, ni à la craie, ni à l'encre rouge, l'une est délébile, l'autre sous-entend trop de passion. Ces mémoires, bien qu'il s'agisse de ceux d'un cœur d'artichaut, doivent respecter les glorieux écrits qui les ont précédés, qu'ils soient ceux de l'âne Cadichon, de l'Âne d'or, ou bien encore, qu'ils viennent d'outre-tombe. Ils apparaîtront peut-être confus. N'est-ce pas le propre de l'amour que de nous jeter en prison, dans la confusion ? Dans cette maison d'arrêt, temporaire espérons-le, nous tenterons de nous corriger ou, dans cette maison de correction, nous nous arrêterons, le train sifflera trois fois et *je repartira* dans ma Renault 4CV ou dans ma Citroën 2CV, *les poches à plat*, pas vrai Johnny ? mais le cœur rempli des fleurs du bonheur chanté par les poètes, nous abandonnerons les fleurs du mal tout en remerciant Baudelaire.

\*\*\*\*\*

Avant de poursuivre ci-après, pour essayer de comprendre ce cœur compliqué qu'est un cœur d'artichaut, nous pourrions émettre l'hypothèse que sa complexité peut être attribuée à la délicatesse du cœur féminin, mais nous ne le ferons pas. Je ne cherche plus à comprendre une femme, je veux simplement l'aimer.

Un nouvel amour est un nouveau départ. J'ai littéralement découvert l'amour, le vrai, le pur, avec Esther-Sarah, puis, après que je me fusse raisonné, résigné à la laisser partir, Ilham est apparue, deux petits tours et elle s'en fut aussi. Aussi le cœur d'artichaut décrit ici, en usant de

l'artifice de ses mémoires sans cesse réinventés, est probablement celui d'un poète, pas maudit, mais méditant avec le temps. Ne l'étouffons pas dès l'abord ! Moquons-nous simplement de nous-même ...

## *Le temps de la recherche*

### *Chapitre 1*

Il y a de cela bien longtemps ...

Il était une fois un jeune garçon qui avait le tournis. Non pas qu'il eût contracté cette maladie parasitaire des ruminants, il n'était pas du genre mouton. Il avait certes subi, au sortir de l'enfance, les affres d'une fièvre aphteuse, à force de boire le lait-miel des belles de son carrousel, - supposa-t-on à l'époque. Mais ce fut la seule alerte. Averti, immunisé, il repoussa l'avertin. À la demande d'un petit prince il dessina un mouton. Il se trompa sur le nombre de pattes. D'abord il en dessina mille et trois, puis se ravisa et n'en garda que cinq. Les critiques fusèrent mais que son mouton eût finalement cinq pattes était le cadet de ses soucis. Bien sûr il eut très tôt conscience qu'il tournait en rond avec son cœur en bandoulière. Mais en fait il aimait ce vertige à basse altitude, ce doux vestige de son manège à lui, de leurs manèges à elles. Les auteurs n'en finissent jamais de régler leurs comptes avec eux-mêmes. Alors, quinze ans après, après un carrousel dit de Ludovic, voici l'histoire d'un cœur d'artichaut, qui, souhaitons-le, à défaut de vinaigrette ne manquera pas de piment doux.

### *Chapitre 2*

#### Un cœur compliqué

- Et du coup ...

À peine avais-je prononcé ces trois mots qu'un silence se fit ... Puis l'un de mes commensaux buveurs enchaîna ...

- Alors du coup ... C'est quoi ton histoire ?
- C'est une histoire simple, celle d'un cœur compliqué, la voici :

Je venais de jeter mon dernier cœur dans la bataille, ou dans une partie de barbu, endiablée, je ne m'en souviens plus très bien. Il est vrai que depuis quelques temps, j'ai la mémoire qui flanche. Peut-être est-ce la conséquence de la lecture assidue que je fis récemment de différents contes moraux, peut-être. Comme Marmontel, *j'ai grand regret de la féerie*. On ne se refait pas. Quoi qu'il en fût, tout en jouant, j'avais essayé de ruser - je ne dis pas tricher. Cependant souffler n'est pas jouer. Alors, comme l'avait fait Ulysse, à Troie, avec brio, et, après, pendant dix ans, sur les flots, et avec Polyphème, et après... je tentai de revenir à mon premier amour ou plus exactement de déterminer lequel de mes amours avait été le plus beau, mon plus grand, mon peut-être pas unique, mais mon premier. CQFD. Déjà le mythe du Hollandais volant m'avait fait comprendre que je tournais en rond, sauf qu'en amour, on est souvent désarmé, on finit par se mettre à nu, par se mettre tout nu pour s'unir à la part manquante tant recherchée, tant désirée. La ruse est donc impossible, sinon ce n'est pas de l'amour pur et dur, mais l'impossible n'est rien et le possible est tout. Alors va pour la ruse avec moi-même. J'avais, entre autres, tenté de reprendre à mon compte la célèbre réplique de Raimu ... « *Il me fend le cœur, il me fend le cœur, et à toi, il ne te fait rien ?* » Mais ma tentative avait été éventée par l'un des joueurs de l'équipe adverse et, contre mauvaise fortune bon vent, j'avais dû sacrifier mon cœur. Souffler n'est pas jouer, on l'a dit. Je n'en étais pas à ma première tentative ni à ma première tentation. Au pire, je verserais du baume sur mon cœur sacrifié. J'ingurgiterais un ou deux gorgeons du *Contrecoup de l'Abbé Perdrigeon*. Mais, après tant d'années à rechercher l'introuvable amour, je commençais, non pas à fatiguer, mais à douter. Je me consolai immédiatement en me disant que le doute est le salut de l'esprit, - la chandelle de Pirandello n'était pas morte -, mais je savais aussi que ce doute ne devait pas se prolonger trop longtemps. Aussitôt, pirouette, j'étais bien décidé, dans mon for intérieur, au moment précis où je ramassai les cartes, à jouer un autre atout, voire mon dernier va-tout. Je posai le paquet de trente-deux brèmes en pile près du radiateur électrique éteint et je me lançai dans une histoire remplie de trous de mémoire, comme certains fromages qui manquent de matière. Pour la faire courte, ou tout au moins pas trop longue, mon cher auditeur, je ne ferai pas tout un fromage à cause d'un nouveau chagrin d'amour, je préfère l'exorciser par une longue confidence amusante. Mais, est-ce vraiment un chagrin d'amour ? En amour le chagrin devrait être banni, sauf dans les chansons peut-être. Peut-être. Tel Figaro réclamant, pas pour son compte, mais pour le comte, une lettre d'amour à la belle Rosine, l'auteur supplie celle qu'il aime en secret, si son histoire sait la toucher, de lui adresser un message, quel qu'il soit, mais pas quelconque, sur son compte *face-à-face*, pour qu'il l'emporte avec lui lors de son prochain

voyage. Fais-moi un signe, ce sera mon espérance, l'espoir d'un amour enfin partagé. « *Une lettre ? La voilà ...* » chante Rosine. Ah ! cet auteur est aussi bête que Figaro. Qu'il n'implore pas ! Qu'il se contente ici d'expliquer, le plus galamment possible, sa démarche amoureuse, et comment son amour pour sa belle a grandi, mystérieux, caché, par moment impénétrable, par moment seulement, jamais ténébreux (Gérard ! Arrête le haschich, descends de ton lampadaire, on va le rallumer !), passion insaisissable jusqu'à récemment, mais enfin sublimée avec le temps et la tendresse amicale que sa Belle ne lui a jamais refusé, elle le lui a même prodigué une fois avec effusion, amoureuxment ? Lui est cette Bête qui ferait mieux de relire le *Tome deux* consacré aux adultes, du livre « *Les contes moraux pour l'instruction des enfants et pour l'édification d'un monument non hystérique à l'usage des grands enfants* ». Ce tome est malheureusement épuisé, introuvable. Comme son auteur.

Pour ceux que les livres ne passionnent pas, ou pour les cinéphiles, l'éternel *Monsieur Cinéma* qui vient de s'absenter pendant l'entracte propose de voir ou de revoir la série des *Six contes moraux* d'Éric Rohmer.

Voici donc l'histoire tant attendue, ou plutôt *Les mémoires d'un cœur d'artichaut*. Selon l'humeur de chacun. D'après les recettes ancestrales dont nous disposons, ce cœur d'artichaut pourra se consommer accompagné d'une vinaigrette, d'une mayonnaise ou d'une sauce moutarde. Dans tous les cas, *dijons* qu'il est consommé d'amour, ce qui le fait légèrement zézayer.

### *Chapitre 3*

#### *Autour du cœur d'artichaut ...*

Tiens ... ? Le titre de notre chapitre troisième sonne ou résonne, comme une ou plusieurs recettes de cuisine, imminentes ... Mais l'amour a-t-il ses recettes ? Peut-être. Dans ce cas, tôt ou tard elles seront révélées. Plus d'un s'y est essayé. Parfois les analystes, trop financés dans leur approche, font scandale, certains bêlent savamment. On nous rétorquera qu'Esméralda était accompagnée de sa chèvre dorée, la blanche Djali. Point de secrets, vous dis-je... Mais l'amour conserve son mystère. Grâce à Dieu. C'est ce qui le rend irremplaçable. Comme Dieu d'ailleurs. Le



Seigneur nous a donné son fils dont la vie n'a finalement été qu'Amour. C'est l'âme si belle de Manou qui me l'a soufflé avant de partir Le rejoindre. Méditons cela. Manou ? Lectrice, Lecteur, laisse-moi, ici et sur un champ de coquelicots, te présenter ou te représenter Manou, cette héroïne au sourire si doux. Elle fut, elle est, ma Mère Theresa, et celle de bien des êtres perdus qui se sont retrouvés. Elle a parcouru et secouru de son amour le pauvre cœur inhumain. Elle avait un magnifique sourire accroché à ses lèvres. Elle était peintre. Elle est partie, comme ma maman l'a fait cette année, au même âge. Aussi, lectrice, lecteur, toi aussi tu vas pouvoir croiser Manou, de-ci, delà, dans ce livre. C'est toujours une chance que de rencontrer Manou.

Maintenant que Manou nous accompagne, revenons à notre cœur. Autour de lui gravitent, soit des jeunes femmes en fleurs dont la liberté est à prendre ou à laisser, - avec elles il est prêt à partir à la chasse aux papillons -, soit des femmes de trente ans dont l'esprit amoureux vagabonde entre les premiers mois et les derniers émois de la passion.

Car il faut avoir au moins trente ans pour connaître la passion et quarante ans pour que l'âme ressente à quel point l'amour des cœurs est vital. Ce que Jésus appelait l'amour du prochain, un cœur d'artichaut le nomme amour de la prochaine.

Donc, lorsque le cœur d'artichaut est en grande vadrouille dans une deux-chevaux ... il cherche ce qu'il va bien pouvoir déguster, au sens noble du bon mot ...

On l'aura compris, le cœur d'artichaut n'est pas un cœur artificiel. Sa pompe à émotions est bien réelle et elle reste humaine. En général il se déplace en deux-chevaux de couleur verte afin de profiter du système de refroidissement par air. Il en a besoin régulièrement car son comportement parfois jugé animal plaît à certaines filles hystérisées, pas vrai Johnny ? Ce comportement animal, mais pas bestial, l'empêche, de temps à autres, de réguler sa température et de régulariser ses petits papiers couverts de poésies.

## Chapitre 4

### À la carte,

Comment fonctionne un cœur d'artichaut lorsqu'il tombe amoureux ? On le sait, un tel cœur a une propension élevée, voire très élevée, à aimer. Il est souvent l'objet d'un coup de foudre. À croire que l'invention du paratonnerre ne lui soit d'aucune utilité. Mais si, chez un cœur ordinaire, le coup de foudre retombe rapidement, chez l'artichaut, le fruit de la passion que le Tonnerre de Brest a greffé sur l'artichaut, ce fruit va mûrir, il va grandir, chaque jour, puis, dès qu'il saura parler, son esprit traduira ses élans, il exprimera un, plusieurs désirs, il exhalera un soupir, lequel sera suivi d'un autre soupir. Comment, dès lors, faire le pont entre la prison où son amour est retenu, contre son gré, et le lieu de son supplice, s'il n'obtient pas la grâce. Il y aura quelques bémols, de façon épisodique, il faut savoir baisser le ton. Donc, il aspire au bonheur, il expire des soupirs, par milliers, pour exprimer ce qu'est son blues, son spleen, ou pour que son aimée sache qu'elle dispose de sa vie. Comme tout cœur ouvert il propose donc diverses approches.

Il est la plupart du temps maladroit, l'émotion le perturbe. La Belle pourra choisir son menu, ou bien, si son immaculée conception du couple n'est pas arrêtée au moment où la cour assidue de son amant commence, elle pourra consulter tout à loisir la carte ouverte, offerte par son cœur d'artichaut. Celui-ci privilégiera, faisons-lui confiance, l'approche poétique, celle des mots, celle des fleurs, ils iront au cinéma, il l'invitera à dîner, s'il est peintre il fera son portrait, s'il aime la photographie il fera des milliers de photographies, en rafale, à vous faire voir des mirages, des petits cadeaux viendront s'ajouter au panier, un seul click lui permettra de confirmer sa commande, laquelle, après quelques rapides vérifications bancaires lui sera livrée ou sera directement portée chez l'amoureuse, surprise par ce geste, si elle est absente, ou si le livreur est pressé d'aller déjeuner, il laissera le colis au gardien ou le déposera dans un relais prévu à cet effet. Notre cœur qui est aux anges ou en enfer pourra enfin combiner toutes ces approches, dans une sorte de synthèse harmonieuse digne d'un ethnologue ou d'un fin psychologue.

Ici, céans, malgré les progrès technologiques ahurissants que nous ont apportés les spécialistes de la pomme, - les pomologues -, pour sûr pas des gogos, pas des paumés mais des guerriers marketing, nous ne disposons que de l'expression littéraire, le lecteur et la lectrice devront s'en contenter. Ils se consoleront aussi.

Signalons au passage qu'aucun oscar ne sera décerné, quelle que soit la catégorie, la Guerre des Gaules n'aura pas lieu, c'est un peu comme la Guerre de Troie. Toute guerre devrait être revue et corrigée par Jean Giraudoux.

Sur sa carte non exhaustive, voici ce que, *dans la catégorie poésie*, notre cœur d'artichaut propose et transcrit, généralement par lettre sur papier vélin 220 grammes, parfumé ou pas, ou par mail :

1. *Un quatrain, un haïku non maîtrisé,*
2. *Un sonnet*, les modèles ne manquent pas, Shakespeare, Du Bellay, Ronsard, sa rose blanche,
3. *Un sonnet à l'envers,*
4. *Des vers libres ...* où plagiant Hugo il pourra être amené à se comparer à un vers de terre amoureux d'une étoile. Ce n'est là que pur hommage car bien vite le vers de terre sera remplacé par un verre de table, ballon rouge ou flûte à Champagne, les vers libres s'échappent alors comme par enchantement des flûtes qui vont pour la première fois s'entrechoquer ...

Bien qu'Apollinaire n'ait jamais pu franchir la rivière ou le pont des soupirs, voici ci-après la liste des actions courtoises puis intimes qu'il a rêvé de développer pour séduire son aimée :

1. Dans la catégorie *Danse*, avec ou sans les loups :

Rock n'roll, tango, salsa, va-et-vient, valse à Vienne

2. Dans la catégorie '*Musardons ...*

Chants, méditations, mémoires

Pour elle il chantera les voluptés, il imitera les Anciens, par exemple Anacréon et ses poésies lyriques, amoureuses. Pour elle, il jouera la Comédie, sera-t-il éloquent ? Sa chute nous le dira.

## Chapitre 5

### Retour au prologue Chronique de la faim d'amour

On revient toujours à ses premières amours. Ma première amour, c'est l'amour, obsédé comme l'oncle de Boris Vian, mais pas par la même chose ... J'y retourne immédiatement, à ma bombe amour.

Je n'en finissais pas de vouloir aimer ma chacune. Depuis cette belle lurette j'étais à la recherche d'un cœur, simple ou compliqué, peu importait, pourvu que ce cœur fût grand. Auprès de ma brune, ou de ma chacune, je pourrais quant à moi jouer les jolis cœurs. Nous danserions alors plus d'une chaconne. Car un cœur doit être joli, fort comme un muscle qui a renoncé à la gonflette, joyeux comme un luron, chantant comme un fou. Pas question de jouer à l'amant éploré. Même en cas de gros chagrin. Bien sûr, il lui arrivait d'aspirer au repos, à mon cœur, celui du guerrier. Je tentai alors de contrôler mes comportements, surtout les plus hystériques. Mon cœur débordait d'enthousiasme, un véritable engouement au sens religieux du mot. Je n'irais pas jusqu'à dire que j'étais habité par la divinité, ce serait présomptueux, seuls quelques saints somptueux sont visités par Dieu. Mais j'avais souvent ressenti par instinct quelque chose de ce délire sacré qui envahit celui qui regarde vers Dieu, il croit l'entr'apercevoir, ou tout au moins découvrir Sa miséricorde. J'étais donc arrivé à un stade de ma vie de nomade, où, sur les conseils de Manou, ci-dessus présentée, enfin guidé par l'amour du Tout-Puissant, il me sembla avoir trouvé en mon unique aimée toutes les splendeurs dont parle Baudelaire. Mon besoin de contempler la beauté féminine n'avait jamais connu de limites. Mais lorsque cette beauté était accouplée, comme c'était le cas présentement, dans ma propre vision, à la tendresse d'une femme, mon désir de paradis était immense, hystérique justement. Je pouvais alors me comporter comme un pachyderme dans un magasin parisien de porcelaine, rue de Paradis, et je n'en avais cure. L'amour se doit d'être léger, même celui d'un pachyderme.

Un cœur d'artichaut est vulnérable, n'en doutez pas ! Sa nature est instable, me direz-vous ? Je dirais plutôt qu'elle est perméable. Son besoin d'ouverture est grand. C'est comme un ciel trop vaste. Mais qu'il vienne à pleuvoir et il en supportera les conséquences. Hardiment. Souvent il s'en tirera avec seulement quelques égratignures. Mais parfois

certaines amours laisseront des plaies béantes. Aussi je tentai par moment de me la jouer, non pas à la hussarde, mais, comme ébauché plus haut, à la façon d'Ulysse, lequel, on s'en souvient, faisait un usage immodéré de la ruse. Je manœuvrais derechef. Mais cette fois-ci, avec mon cœur d'artichaut. Cela dit, il eut la grandeur de refuser l'immortalité pour rejoindre Ithaque et Pénélope, Ulysse, pas mon cœur. Chemin faisant il eut sa croix, mon cœur, pas Ulysse. Adolescent, à la lecture de l'Odyssée, un épisode avait retenu toute mon attention, celui des sirènes. Je fis donc particulièrement attention lors d'une croisière sur le Mississipi. Ce jour-là Dieu m'envoya deux commandements. (C'était la preuve de Son immense patience envers moi, car, après avoir dicté dix ordres péremptaires à Moïse, Dieu eût bien mérité de se reposer.) Voici ces deux obligations très risquées pour moi, insensées, sensées limiter mes actions :

1. « Tu ne te boucheras pas les oreilles ... »
2. « Tu ne te voileras pas la face ... »

Bien que tardivement, je crois avoir compris le message de Dieu, je veux dire celui enfermé dans les deux commandements qu'Il m'avait envoyés par l'intermédiaire d'un ange ailé. Dieu me commandait de n'aimer que celle qui m'aimerait et de laisser tomber toutes mes autres vellétés. Depuis lors je décidai de ne pas prendre ce qu'une belle ne voudrait pas m'accorder. Il n'y aurait aucune gloire en effet à forcer le passage, je ne suis point militaire, je ne pourrais m'y résoudre que pour séduire la Grande Duchesse de Gerolstein, laquelle, on le sait, aime les militaires, peut-être en souvenir de son père ou de son sabre, peut-être. Et j'étais bien décidé à ne travailler qu'à la Gloire de Dieu. Pour m'aider, Dieu fit encore preuve de Sa grande bonté coutumière, il m'expédia sous pli recommandé remis par Manou, un texte merveilleux, « *Le Cantique des cantiques* ».

## *Chapitre 6*

### La rencontre rêvée

Devant tant de beauté mes mots n'existaient plus. Je restai coi. C'était mieux pour moi, et si reposant pour elle. Si j'avais dû parler à cet instant précis, comme Moïse, j'aurais bégayé. Dieu allait m'envoyer un ange. À moi. En général, on le sait, les anges sont porteurs de messages, de télégrammes divins, tout est télétransmis maintenant. Leurs ailes sont bleues. Dieu allait-il aller plus loin, me confier une mission ? Celle de l'aimer ? de la protéger grâce à la force que me donnerait mon amour ? Bien sûr, je me sentais capable d'accomplir cette opération sans calculs, l'émotion m'avait envahi. J'étais paralysé par la besogne, cloué, comme un gosse idiot auprès de sa radio. Je revis, en quelques instants, mon passé. Puis j'inventai notre passé, à Esther-Sarah et à moi. Ma belle héroïne se nomme ainsi, j'en ai fait la confession inconsciente lors du prologue, je ne peux taire son prénom plus longtemps. Mais elle n'apparaîtra pas encore dans le présent chapitre, au suivant peut-être. Peut-être. Au fait, au cas où j'aurais omis de me présenter, je perds la tête en ce moment, je cours trop, moi c'est Apollinaire. Mais si je vous l'ai déjà dit. Bien sûr qu'Esther et moi avons déjà un passé avant notre rencontre imminente. Et ce ne sont pas les effets des alcools dissipés à l'heure où j'écris (oups ! j'ai prétendu plus haut ne boire que de l'eau, pétillante certes, ajoutons du Champagne alors, merci Dom Pérignon) qui me font tout à coup réinventer notre passé, je laisse cela bien volontiers aux historiens de *Tout-Acabit* (\*).

(\*) *Tout-Acabit* est un petit village de Terre Sainte qui a donné son nom à une école historique longtemps ignorée et qui, bien avant Jésus Christ rivalisait déjà avec les écoles grecques, celle d'Hérodote compris.

J'essayai simplement de comprendre, d'expliquer mon cheminement amoureux en le décortiquant objectivement. Je m'observai à la dérobée. Je ne discernai aucun symptôme d'hystérie, - une fois n'est pas coutume -, un penchant à l'ébullition tout au plus. Et puis, la soupape de sécurité de ma cocotte-minute tournait correctement, un peu rapide, peut-être. Dans un effort pour effacer la malédiction d'Œdipe, je venais aussi de changer le cordon du couvercle. Alors, se pouvait-il que je fusse victime du bannissement du Hollandais Volant, allais-je devoir attendre sept ans avant d'accoster sur des rives inconnues et y trouver, ou retrouver, mon amour ? Châtiment divin ? Dis ? Victor, t'en penses quoi ? Ça n'est pas la damnation de Faust. En fait je compris que j'avais toujours été à la recherche du sentiment de l'amour absolu. C'est pourquoi l'existence de ma passion, sa survie aussi, et l'aboutissement de ma recherche ne dépendaient ni du temps perdu ni de l'espace infini. Je n'avais nulle raison de connaître les raisons de mon inclination pour Esther-Sarah. Il suffisait que je me souvinsse de la pomme dégustée par Adam et Ève. Ma pomme

à moi je ne l'avais toujours pas croquée. Je goûtais avec délices à son âme, je brûlai de connaître son corps ...

Tiens voilà que je m'exprime comme un héros de tragédie grecque, comment se peut-il ? Si le doute est le salut de l'esprit, comme je le répète à l'envi, vous l'aurez remarqué, il ne manquait pas de m'assaillir par moment, mais bien vite, je voyais passer dans ses yeux un reflet bleu qui paraissait une aile, un ange certainement, on l'a dit. Le doute ... Cela voulait-il dire que jamais je ne serais aimé ? Moi, l'assoiffé d'amour ... Mais bien vite je mettais le haut-là à toutes ces questions qui jaillissaient sans cesse, à ces éléments subtils et volatils qui finiraient par animer mon corps de désirs toujours plus volages. L'éther des physiciens n'a jamais existé, merci Albert. Ils étaient autant de récifs pour le petit capitaine de fortune que j'étais, commandant mon bateau ivre sur des flots inégaux. Comme je venais de l'entendre sur *France-où-est-ta culture ?* ma radio du week-end : « *Les contes et les mythes sont les vitamines de l'homme d'action.* » Régis Debray venait de m'envoyer ces vitamines et nutriments dont j'avais besoin pour conquérir la toison d'or de ma belle. Je bénéficiai, ô la chance, d'un double soutien, Dieu et Régis Debray.

Pendant toutes ces années j'allais garder mon secret. Personne ne se doutait, sauf peut-être Shakespeare, que j'allais lui écrire, à mon Esther, à ma jolie Sarah, des milliers de sonnets. Personne ne pouvait se douter, sauf Shakespeare, que je passerais une nuit complète à transformer un songe en réalité. Je ne sais si Dieu m'invitait à courtiser ma Sarah, à lui tenir la main, à la faire danser, une salsa endiablée, dans la belle Athènes, au milieu du mois d'octobre, pendant l'été indien qui nous berçait de douceurs. Serait-elle Hermia, Helena ? Je la voulais uniquement Sarah.

## *Chapitre 7*

### Coup de tonnerre

Paris, rue des Ravioli (\*), non loin de la Place de l'Hôtel de Ville.

*Je m'baladais, le cœur au vent, pour complaire à certain poète, le ciel était bas et lourd* mais mon cœur était serein, - pas léger, mais serein. Depuis mon casque en cerceau j'écoutais la musique de Bach. Un coup de tonnerre suivi d'un coup de foudre, peut jaillir en une nanoseconde. Nous avons juste le temps de passer au chapitre suivant ...

(\*) Ici, Ravioli s'écrit sans « s », il ne s'agit pas de ces délicieux petits oreillers remplis de bœuf ou de fromage, mais de la famille de fabricants de pâtes qui les a inventés. À l'époque, pour obtenir les meilleurs blés durs, ils se fournissaient chez feu le Père Goriot, qui les faisait venir d'Ukraine.

## *Le temps de la rencontre*

### *Chapitre 8*

#### Chez Cassilux

Je me dirigeais vers Cassilux, mon opticien favori, où je devais passer prendre de nouvelles lentilles. J'avais en effet vendu mon droit à la tendresse contre des verres de contact flambant neuf. Je suis un homme de contact certes mais j'allai bientôt regretter ce marché de dupe, moi l'assoiffé de tendresse. Bientôt je serai terrassé. Esther-Sarah allait (enfin) m'apparaître, parachutée au centre de ma vie, comme une nouvelle sur un téléscripneur. Ici. Maintenant. Dans ce magasin. Chez l'opticien Cassilux, rue des Ravioli, à Paris. Et comme un gosse, ou un Joss Randall en randonnée, je ne le savais pas. Et je ne m'en doutais pas. Nouvelle Ève. Nouvelle Héloïse. Il me faudrait faire bien attention à ne pas tomber le nez dans le ruisseau foudroyé par la balle d'un soldat qui ne connaissait même pas Gavroche.

Tout à coup, je la vis ! Éblouissante. Incandescente. Tel le volcan de la belle au bois dormant elle fit éruption dans ma bulle. Aussitôt je la voulus mienne, insensé que j'étais. Sans tarder je l'espérai. Ce fut une vision sidérante dans l'espace Cassilux réservé aux consommateurs de beauté et de lumière. Je n'avais aucun code d'accès. Pourtant dès qu'elle apparut à la fenêtre de mes yeux elle devint cette fleur jalousée par les autres beautés, enlevée, enviée, papillonnée par des insectes lépidoptères enivrés par la lumière et le parfum des sèves, chantée par Heredia.



Championne de tir à l'arc, n'en doutons pas, elle venait de me décocher une flèche invisible. J'étais sa nouvelle cible vivante.

Aussitôt je me fis cette longue et sinueuse remarque (je cite de mémoire d'artichaut) :

« ... mais, ils sont allés la chercher où, cette douce grenade en pleine maturité, ce fusil-mitrailleur au chargeur inépuisable, cette bombe anatomique, cette jeune femme incroyable ? »

Cependant elle ne semblait pas irréaliste. Non, pas du tout, pas du tout ..., elle avait un piège à garçon. Il était actionné par plusieurs ressorts : son sourire, sa voix, ses cheveux, et par-dessus tout, ses yeux. Son regard était illuminé par un cierge éternel voué à la Vierge ou à Yahvé, je ne sais. Il était d'une rare douceur. La Vénus de Botticelli peut venir d'un autre monde, - celui du peintre qui aima Sandra Lippi -, mais Esther-Sarah était bien réelle, ce qui allait générer des turbulences infinies dans mon pauvre cœur de flanelle, ce qui pourrait créer problème pour tout homme à neurones. Car on ne peut toucher à un ange. Mais si tout à coup l'ange est une femme, de tout son corps, de toute son âme, la tentation est forte de connaître cet ange. Je m'émerveillai déjà d'avoir seulement pu l'approcher, cet ange à l'aile bleue, aux yeux couleur amour. Ces mêmes yeux offraient à mon regard une beauté inégalée. Ils étaient la mer, celle qui roule ses galets, moi je ne faisais que rouler mes bosses. Qui plus est j'y lisais aussi la gentillesse, aussitôt je soupçonnais un cœur d'artichaut au féminin, un cœur prêt à accueillir la tendresse, la tendresse ..., un cœur que je voulais cueillir, un cœur beaucoup plus subtil que celui, pauvre, des hommes. Je restai figé quelques instants, elle ne m'avait pas vu, j'eus la chance de pouvoir l'observer au milieu du brouhaha du magasin. Notre rencontre était imminente, elle ne serait plus rêvée, je désirais maintenant cet échange, ce premier coup d'œil étonné, enchanté. Curieusement je n'avais pas peur. Et elle, inconsciente de sa beauté ravageuse, de ce charme non tapageur pour lequel j'étais prêt à relire *l'Enfer de Dante*, elle virevoltait, papillon danseur. Et que je te réponde aux clients cacophoniques, et que je fasse patienter d'autres clients téléphoniques. Elle devint immédiatement ma Béatrice, ma Juliette, ma Dulcinée. Justement c'était la Sainte Juliette, J+1 de mon anniversaire, moi pauvre Roméo, cloué sur place, chez Cassilux, rue des Ravioli, à Paris. Tout à coup le blond sombre et cendré de ses racines attira mon attention. Ses lèvres vermeilles, - tiens je n'ai pas encore parlé de ses lèvres ? c'est étonnant ... - ses lèvres semblaient inviter les miennes. Hallucinations. Les vers du Néron amoureux, - si, si, c'est possible -, me revinrent en mémoire. *Trop présente à mes yeux je croyais lui parler.* Hallucination auditive. J'avais faim d'amour, comme toujours, mais je devais contenir cette faim. Enfin elle croisa mon regard. Elle rougit. À peine. Elle avait sans doute senti mes regards appuyés, de loin. Ce fut comme une invitation. Je m'approchai. Elle portait un parfum merveilleux. Samsara. Enfin je pus lui parler,

ce fut mon tour, mon sang ne fit qu'un tour d'ailleurs. Elle était encore plus adorable quand elle parlait à un interlocuteur, elle lui donnait toute son attention, elle le faisait exister, renaître. Bien sûr, lui déclarer mon amour, tout de suite, eût été folie, lui envoyer un poème, dès tout de suite alors, ça non plus ça n'était pas possible. Mais lui écrire, sans le dire, sans aller au-delà des mots, voilà ce que je ferai. Déjà je m'accrochai à cette bouée de sauvetage, à cette bouffée d'oxygène que constituait la permission que je venais de me donner de lui écrire, en cachette, en amoureux. Je n'éprouvais aucun besoin de réfléchir plus avant, je lui écrirais, j'avais trop faim d'elle. J'utiliserais le principe tant décrié de la génération spontanée des mots. L'écriture était un don de Dieu, je relirais la Torah.

## *Chapitre 9*

### Esther-Sarah louée incognito sur la place de l'Hôtel de Ville

Donc à Paris, rue des Ravioli, un coup de feu du ciel m'avait attendu. Ce que je n'avais pu soupçonner, c'est que cet éclair allait m'atteindre au plus profond de moi-même, éclairer ma vie durant une nanoseconde, à chaque rencontre, et, sans aucune cesse, agiter mon esprit. Au fil des années, ma colère devant mon impossibilité à aimer Esther-Sarah pénétrerait mon âme, à chaque regard mon cœur se serrerait. Mais là encore, Dieu, dans Son infinie clémence, non seulement me pardonnerait ma colère, mais Il la transformerait en raisins sucrés dignes d'être dérobés par le renard de la fable. Ces raisins, ou tout au moins une jolie grappe, constitueraient le sujet d'une nature-morte, j'en ferais l'offrande à Sarah.

Terrassé j'avais été, mais pas brûlé, juste terrassé. J'évitai la calomnie, je ne suis pas un pauvre diable, je ne suis pas coupable, J'étais prêt à confesser mes fautes, à les inventer si cela eût été nécessaire, mais, somme toute, cela ne s'avéra pas indispensable.

Je devais cependant extirper de moi l'oppression qui était née de cet amour neuf, né non loin d'un pont où je me réfugiais, dans un premier temps, pour respirer, soupirer, désirer, convoiter. Mais bien vite je repoussai le désespoir, je convoquai l'espérance, je quittai le pont et courut vers la Place de l'Hôtel de Ville. Là-bas, je haranguai la foule. Ce fut ma façon à moi de lui écrire à ma Sarah, sans qu'elle le sût :

- « Approchez, approchez, belles dames et gentils messieurs. Mon modeste tréteau est un théâtre, j'ai brûlé d'amour et ces planches ont échappé à l'incendie de Néron, je les transporte avec moi depuis la Rome Antique, comme je porte tous les jours les planches de Tintin, je me suis arrêté sur les places du marché, dans des villes de foire au Moyen-Âge, un homme pérorait, interpellait la foule et prétendait, dans un délai de dix ans, apprendre à lire à un âne. Un quidam paya pour voir. Il ne vit rien. Le posticheur lui donna rendez-vous dix années plus tard pour vérifier si le gentil naïf, l'âne ou lui-même le camelot, seraient encore vivants. La foule en rit encore. Mais passons, je veux aujourd'hui, non pas habiter, cahin-caha, sous la Terre, quitte à ne pas y rencontrer l'âne de la fable, je veux vous conter un drame, sur ce théâtre improvisé, celui de mes amours, ou plutôt celui de l'amour. Condition et comédie humaines ne font qu'une. Vous me prenez pour un saltimbanque, soit. Comme dans le Carnaval des animaux, celui d'Aristote ou celui de Marburg, pour former le chœur voici un ours et son tambourin à clochettes, allez, allez, danse l'ours !

La foule avait fini par s'assembler et devenir conséquente, houleuse et dangereuse. Avait-elle affaire à un fou du soliloque ? Elle attendait plus que les boniments d'un charlatan en tout cas. Je me devais de la calmer, de la charmer, de lui conter mon histoire, une histoire comme on en voit tous les jours, pas vrai Johnny ? Tu m'écoutes ? Voici :

« Mes amis,

On revient toujours à ses premières amours. C'est ce que nous disent la sagesse et l'inconséquence populaires. Brisons donc là avec le futur. Aujourd'hui, je veux vous parler de celle que j'aime depuis l'acte primitif de ma pièce de théâtre privilégiée, celle du monologue de ma vie. Esther-Sarah. Esther-Sarah est et restera mon plus beau souvenir, à moi l'homme qui avait été amoureux. Je n'ai pas changé de chapeau. Si je devais le faire je choiserais un béret. Mais je devrais vous la présenter autre. Esther-Sarah n'est pas un souvenir, elle est vivante, vivante en moi, chaque matin, elle me fournit l'énergie qui me fait renverser des montagnes, même les plus hautes, traverser des forêts feuillues et découvrir des îles au trésor. Il faut vous dire que cette jeune femme est exceptionnelle. Jamais je ne l'oublie. Par exemple je me souviens encore, du premier jour, de cet instant que j'ai décrit au chapitre précédent. Elle vint. Je la vis. Déjà elle m'avait vaincu, moi le timide César. Surgie de je ne sais où. C'était un jeudi. Elle était si jolie ? Non, elle était tout simplement incroyable, belle, belle et belle. Comme le jour, comme le Soleil à midi. Tout simplement je vous dis. Et je n'ai pas encore mentionné son charme. Irrésistible. La femme idéale en quelque sorte »

La foule était étrangement muette. Elle s'attendait peut-être à voir surgir d'un chapeau ou d'un béret, la femme idéale pour laquelle je venais de déclamer, sans jamais avoir pu lui déclarer ma flamme. Ce fut le moment que je choisis pour montrer et exhiber mon ami l'Artichaut venu tout droit d'Italie. Je ne pouvais présenter Esther, elle n'était pas là, elle était en outre mon secret. Aussi je décidai, pour éviter le lynchage, d'exhiber mon propre cœur :

« Mes amis,

- Qu'est ceci ?

La foule se tut et un grand nombre de chalands scrutèrent ce que je venais de sortir de mon chapeau haut de forme sous un ciel bas et lourd comme mon cœur.

L'un cria :

- Mais c'est un artichaut !
- Je confirme ! Notre ami, là, au second rang, a parfaitement raison, il s'agit bien d'un artichaut, cette plante potagère de la famille des composées ayant la forme d'un gros chardon et cultivée pour ses capitules ou têtes d'artichauts. Notre ami, là, au premier rang, - il venait de changer de file -, a tout trouvé, c'est précisément une tête d'artichaut de la belle Italie que je vous présente. Hé ! bien, voyez-vous, mes chers amis, en fait, c'est mon cœur que je vous présente »
- Des cris hostiles commencèrent à fuser. Je fus sauvé par des agents de la circulation en service, venus à bicyclette, faire circuler les badauds et mon sang dans mes veines contractées.

## *Chapitre 10*

### Un ange est passé

Immobile, seul, ou presque, sur la place, je restai silencieux, rêveur. Longtemps. Une très jeune femme, blonde comme les blés m'apostropha : « Monsieur, il ne faut pas être triste comme ça ! » Un

second ange était tombé du ciel. Je n'étais pas triste, rêveur simplement. Mais il faut croire que je paraissais chagrin. Et moi j'étais tombé sous ce double charme. Non pas sous l'arbre où, aujourd'hui adossé, je commence à écrire, ni sous celui où Newton a reçu une révélation en même temps qu'un certain nombre de pommes sur la tête. Non, j'étais figé sous son charme à elle, Esther-Sarah, et attendri par celui, fugace, de la très jeune femme blonde qui venait de m'adresser un si joli sourire. Drôle d'arbre, drôle de drame. Notons au passage qu'une telle chute, celle d'un ange, n'est pas courante. Surtout au début d'une histoire d'amour destinée à durer le reste de mon âge. Serais-je capable de ne pas déchoir ? Je repoussai la plainte de Lucifer. Je versais une larme pour lui. Ce qui abaissa ma tension nerveuse mais pas pour longtemps. Ma tension regrimpa aussitôt, presque aux arbres. Je n'étais pas nerveux cependant. J'étais assommé seulement. Comme un adolescent qui vient de se taper sur les doigts avec un marteau, et qui, au lieu de se dire qu'avec un marteau on peut construire la maison du bonheur, préfère surfer sur son vague à l'âme pour qu'il ne s'empare pas de ses pensées. Je compris enfin *les rêveries du promeneur solitaire*. Aussitôt je l'imaginai, mon Esther-Sarah, prenant son bain dans du lait d'ânesse. Elle avait cette beauté des héroïnes de l'Antiquité. D'après moi, elle avait dû être le modèle de tous les peintres fervents de sujets antédiluviens et de tous les orientalistes du Louvre. De Chassériau à Delacroix. Comment ne pas admirer *Les Femmes d'Alger* ? Pablo, tu confirmes ? Elle avait la douceur des fleurs, le goût des fruits, un teint d'albâtre, des lèvres merveilles, enfin toute la panoplie de la jeune femme qui n'a pas besoin de se faire plus belle encore. Mon joli geai ne faisait pas le paon. Sauf que cet ange, ma Sarah éthérisée par la subite passion qu'elle venait de faire naître en moi, cette Esther du Royaume de Sabah ne faisait absolument rien pour me séduire. Malheureusement je n'étais pas le roi Salomon, en matière d'amour, j'étais incapable de sagesse, les dents du désir me poussaient à l'envers et à l'envie, comme celles des requins d'eau douce, si l'une d'elles venaient à céder, elle était aussitôt remplacée par une autre, c'est ce que les docteurs appellent *le syndrome de la faim d'amour* ... Les Portes du Paradis me semblaient ouvertes. Tel Salomon, je brûlais de rencontrer mon Esther-Sarah, physiquement, je veux dire, en m'appuyant sur les principes de base de la Physique.

## *Chapitre 11*

Je me présente, *Cœur d'Artichaut*

Je m'aperçois qu'à ce stade je n'ai révélé aux lecteurs que mon prénom, Apollinaire. Il convient ici d'ajouter quelques éléments pseudo-biographiques.

Il en est des cœurs comme des piques, si l'on n'y prend garde, si un trèfle à quatre feuilles ne porte pas sa dosette de chance on risque de rester sur le carreau.

La nature a bien fait les choses : elle m'a nanti d'un cœur. Comme chacun sait, c'est un petit moteur très utile. Au départ je voulais être un chevalier sans cœur et donc sans reproches mais il nous faut un cœur, coûte que coûte. Je conseille d'ailleurs à ceux qui n'en auraient pas encore un de faire l'acquisition de ce beau muscle. Au cas où des promotions seraient disponibles, dans la limite des stocks disponibles, sur internet, méfiez-vous des contrefaçons. Le prix le plus bas peut s'avérer être le plus haut et lourd de conséquences. Toute erreur se paiera cher. Mais faisons l'hypothèse que tout un chacun est muni d'un bel organe car, sans cœur, point de mouvement, pas d'émotions, pas d'émoticons. Lors de ma conception j'eus le choix entre plusieurs modèles. Au moment de faire cet achat fondamental, mon cœur, virtuel alors, battait la chamade. Je finis par choisir un cœur d'artichaut qui me serait remis à ma naissance. Ce cœur venait d'être prélevé sur une plante potagère biologique issue d'une famille composée ou plutôt recomposée, - il y en avait beaucoup à l'époque, des familles recomposées. Ladite plante venait quant à elle d'être cueillie et sélectionnée pour le jeu d'une nouvelle vie, la mienne en l'occurrence, ou, plus modestement, pour le jeu de la vie prise dans sa globalité. Ce cœur était tout neuf. Enfin presque. À peine effeuillé. Je fis alors remarquer que la vie commence avant la naissance aussi, par dérogation, on me remis mon cœur en avance, à l'essai. C'est l'origine du monde, celle qui affole, au point qu'il nous faut parfois courber l'échine devant la beauté toute crue, toute nue. Après neuf mois d'essai, second départ de mon existence, je décidai de conserver ce modèle. J'étais en pole position et, techniquement, il était très au point. Il était déjà de la grosseur d'un poing, un gros petit cœur en somme. Mes parents voulaient le faire breveter. On fit des recherches. L'artichaut était né dans une artichautière de Bretagne, ce qui n'empêchait pas mon père de chanter *Les marchés de Provence* en jetant de gros bécots à la ronde. J'aurais pu avoir un né camus, mais je me serais alors senti étranger à ma famille.

À la vérité mon cœur m'allait comme un gant. Bien vite une espèce d'osmose naquit entre mon cœur et moi. Aussi, dès mon plus jeune âge, on me surnomma " *Cœur d'Artichaut* ". Apparemment j'en avais le profil et la vocation, je conservai ce surnom jusqu'à ce jour. C'était probablement là l'une de mes fragilités, une fatalité peut-être. Je me bâtirai sans cesse des histoires d'amour, à dormir debout, seul, ou avec des princesses,

étendues à perte de sens. Je fus l'objet de plus d'une moquerie de la part de mes camarades d'école. On me criait : « Artichaut, as-tu du cœur ? » Pourtant, que les châteaux en Espagne sont beaux, *comment ne pas imaginer, en voyant l'aile d'un ange, que l'amour vient d'arriver à Cap Ferrat ?* Je me résignai donc. J'assumai. J'assurai même, certains jours, ma mission avec zèle. Je me mettais en devoir de conquête. Toujours. Chaque matin j'effeuillais mon cœur. Je décidais de jouer systématiquement atout cœur. Un chardonneret chantait. Il avait de belles couleurs, jaune canari et vert artichaut. Il avait pris position dans un marais sur un chardon écossais. Mon cœur trop tendre allait se donner à cœur joie, à tout cœur, à la diable, pas au diable. Lorsque je me retrouvais nu, psychiquement dépossédé de mon couvert par la belle, je n'en faisais pas tout un foin. Le lendemain je recommençais. Ma roue, mon carrousel ne cessaient de tourner. Il y avait du d'Artagnan en moi. En matière de capes féminines je sortais toujours mon épée, pour les défendre, jamais ma drague, oups, ma dague veux-je dire. C'est ainsi qu'un beau jour, mes camarades finirent par me reconnaître vicomte d'Artichault de Bragelonne puis par m'assaisonner de *Le Sieur* par-ci, *Le Sieur* par-là, ce qui ne manquait pas de sel.

Voici, en quelques mots, le jeune homme anobli que j'étais, mais pas encore accompli ni assagi, juste avant de rencontrer Esther-Sarah. Mais vous allez le voir, face à ma triple dame, ma 3D, ma Douce Dame Destinée, dont j'admire présentement sur mes favoris le visage en 4D, je l'appelle en 5G avec mon iPhone6 plus (au moment où je narre le début de mon histoire j'attends en effet toujours qu'on me livre mon iPhone7 plus-plus déjà télécommandé, la livraison serait imminente), je vais être désarmé. Plus d'épée, pas la moindre lance de Don Quichotte, c'est là la preuve irréfutable de la puissance du charme d'Esther-Sarah (\*). Mon adorée est entrée en mon château-fort intimiste. C'est un événement fondateur, je me dois donc, comme dans les espaces réservés aux clients, de compléter le profil psychologique du Vicomte d'Artichault de Bragelonne par un chant qui vaut bien une annonce. Il est à cent lieues du Vicomte de Valmont.

(\*) Je laisse Don Quichotte occupé avec sa Dulcinée. Bien qu'elle m'ait inspiré beaucoup de sentiments parallèles, la passion du héros de Cervantès est d'une autre nature que la mienne. Don Quichotte a ses moulins, moi mes châteaux, gîtes où nous nous agitions. Le seul point commun entre ces deux constructions, - les moulins qui chuchotent et mes châteaux forts toujours prenables -, est qu'ils se situent en Espagne. Les

uns nourrissent un hidalgo, les autres abritent un pauvre hère, trouvère à l'occasion, plutôt troubadour en fait.

## Chapitre 12

### Et s'il me plaît à moi de chanter ?

Et s'il me plaît à moi de chanter encore et toujours la complainte de la porte entrouverte ? d'orner un visage féminin avec des fleurs (non, je ne me prends pas pour Gauguin, je n'ai pas de guirlandes), de mettre, non pas des cerises sur le chapeau de ma belle, elle sera toujours trop jeune, mais des fruits, encore plus rouges. Sur son béret ? - Eh ! L'Amour, tu ne veux pas me lâcher les basques ? - Non, je ne veux pas, répond l'écho. Oui je sais, on me dira que mon amour pour Sarah est un monologue de plus. Si c'était le cas, mon long poème deviendrait le cri d'un fou, un fou d'amour, certes, mais un fou - Eh ! alors, qu'est-ce que vous avez contre la folie ? Quand elle est douce elle est comme les cerises, on la chante de temps en temps. Finissons-en avec ce monopole qu'est le fou du roi. Moi je veux être le fou de la reine, ma reine de Sabah. Mais, à tout prendre, à la Cyrano, un poème, c'est comme un baiser, c'est un dialogue, un chant, un récit. Adieu soliloque. Amour, souvenir, souvenirs. Aussi, lectrice, lecteur, n'entends-tu pas mon cri ? Il vient de mon monde à moi ... L'amour n'est-il pas la plus belle intrigue dans un roman symbolique ? Je tourne en rond ? Je vois des symboles partout ? Que nenni ... Eh ! l'auteur, arrête de faire la grenouille ! - Et si je faisais l'homme-grenouille, allez je plonge pour la rejoindre ... - Pour rejoindre qui ? Mais Elle. - Si tu ne veux que lire en *Elle*, prends un abonnement ! - Je peux jouer au parfumeur, au parfum qui tue ... - Pousse aussi le cri qui tue, pendant que tu y es, pendant que le loup n'y est pas. Un loup affamé dévorerait ton amour ... - Oui, je tourne en rond, mais que fait d'autre notre Terre depuis des milliards d'années ?

À cet instant, mon iPhone préféré me rappela que j'avais rendez-vous avec une jeune journaliste. Puis ce fut à la sonnette de la porte d'entrée de retentir. Il me fallut lui indiquer le code du portail numérique de l'immeuble, puis celui de la porte concernée, enfin appuyer sur une touche lumineuse afin de lui permettre l'accès à l'ascenseur. Il paraît, nous disent les syndics de copropriété que tous ces codes, inspirés du Da Vinci code, et aujourd'hui encore plus sophistiqués, assurent la protection de nos



foyers, ça m'étonnerait. Nous nous retrouvons enfermés dans nos appartements, nos amis doivent montrer patte blanche, scanner leurs doigts, leurs mains, essayer leurs pieds sur les paillassons et montrer leur tête décoiffée et sans lunettes à la caméra de service tandis que les cambrioleurs continuent à s'inviter comme bon leur semble. Mais je digresse. Non, non, je me trompe. L'interview n'était pas prévue chez moi mais au bar du Ritz, à Paris. Le Palace venait de réouvrir.

Je me transportais donc, au moyen de mon tapis volant, au bar du Palace.

## *Chapitre 13*

### L'Interview

On nous porta du vin de Champagne, et du meilleur. J'avais en effet choisi un *William Deutz 2006*. Bien qu'il fût également disponible à la carte, je ne pouvais choisir dès l'abord un *Amour de Deutz 2006*, cela eût été aller trop vite en besogne. Quoiqu'il en fût, l'interview pouvait commencer.

Cette jeune journaliste avait l'esprit curieux, surtout des choses de l'amour. Je décidai de lui répondre au mieux, de lui ouvrir mon cœur, de l'effeuiller progressivement, devant elle, pour elle, tant sa spontanéité me ravissait. Voici donc les réponses que je pus assurer. La formulation de ces répliques n'est pas magique puisque les questions restent classiques. Elle fait cependant appel au symbolisme modéré, lequel, sous un certain angle côtoie la magie.

Dans la mesure où la jeune journaliste a été censurée, enfin, pas elle, son article, c'est-à-dire mon interview, le lecteur désireux de lire ledit article ne pourra pas le faire, même s'il dispose du dernier iPhone qui envoie des alertes et reproduit de façon chronique des chapitres introuvables dénichés par Kiwipédia (\*). Aussi voici, dans sa nudité et sa nullité intégrales, - je veux dire que cet écrit n'a eu aucune influence sur qui que ce soit -, cet article/interview, tel qu'il aurait dû être publié dans la revue *SMCA (Symboles Mathématiques et Connotations Amoureuses)* :

(\*) Kiwipédia est une encyclopédie presque vivante et une variante de la fameuse Wikipédia que l'auteur salue au passage pour sa qualité. Kiwipédia varie donc en ce qu'elle met l'accent sur l'approche vitaminique

et frugale de la littérature. La pomme et le kiwi y sont particulièrement cultivés.

La jeune journaliste me rappelait quelqu'une. Je me mis à la dévisager quelque peu. Elle comprit la raison de mon interrogation optique. Et, tout à coup, elle se mit à me tutoyer. Nous nous étions reconnus. Elle aussi se nommait Esther-Sarah. Je l'avais observée, rencontrée, quelques mois auparavant, dans un train à grande vitesse qui me ramenait de Bruxelles. C'était au temps où Bruxelles *bruxellait* bien sûr. J'avais même relaté l'événement dans une courte nouvelle qu'on pourra se procurer aisément si le cœur vous en dit à l'envie. Elle était accompagnée, ce jour-là, de deux commères. Esther-Sarah assurait naturellement le leadership du trio. Ce n'était pas des carpes, plutôt des truites. Au moment de la quitter, amusé par son babillage incessant, je lui avais offert un petit parfum, une miniature, *L'Or de Torrente*. En échange, elle m'avait révélé son double-prénom et m'avait précisé qu'elle suivait des cours de journalisme, elle était en troisième année. Ce fut un moment merveilleux. Nous trinquâmes une seconde fois. Puis, pour cacher notre trouble, elle débuta l'interview sans plus attendre :

- Où et quand se situe l'action de ton livre ?
- Comme dans la série des *Lagarde et Michard*, il va du Moyen-Âge au XXe Siècle. Le voyage remplacera l'intrigue.
- Tu oublies le XXIe siècle !
- Ce siècle n'a que seize ans ...
- Tu iras au bout de quoi ?
- Je ne sais pas encore, mais pas au bout de la nuit, sauf si elle était remplie d'étoiles filantes. Je me rendrai au temple de l'Amour, en Grèce, puis je relirai la Bible, je découvrirai le Coran, je lirai la Torah, enfin, à elle je me rendrai, à elle, mon Esther-Sarah. Pardon pour ce lapsus, je voulais dire Ilham.

Son prénom m'avait échappé. Elle eut un léger mouvement de tête en arrière, elle rougit, moi non plus. Mais, quelle force de caractère ! Elle se contint. Moi aussi. Elle poursuivit :

- C'est donc tout autant une méditation qu'une médication que tu écris maintenant.
- L'écriture est une confession (non, non je ne me prends pas pour Rousseau, je ne suis pas tombé dans le ruisseau, je me baigne à la claire fontaine, je relis Saint Augustin, je prends un beau vélin, en cage je tourne comme un félin, et simplement j'écris).
- Mais encore ?

- L'écriture est une thérapie, la plupart des écrivains le confessent, un désir qui se transforme en plaisir. Les endorphines littéraires se lèvent. Lecteur, lectrice, à toi de trouver le fil conducteur. Il y en a forcément un. Toute pérégrination se fait sur un chemin, initiatique. Allons, échanton, porte-nous encore de ton vin de Champagne.

Le sommelier nous versa à nouveau son magnifique *William Deutz*.

- Je voudrais savoir ce que c'est, pour toi, qu'un cœur d'artichaut ?
- Tu veux parler de la physiologie d'un cœur d'artichaut ?
- En quelque sorte.
- Je t'écoute ...
- Un cœur d'artichaut est-il à l'opposé d'un cœur simple ?
- Je crois pouvoir affirmer que non. Un cœur simple et un cœur d'artichaut ont en commun une propension élevée à aimer, voire un talent hors du commun. Dans le passé, seul Jésus et quelques saintes autres personnes ont eu ce pouvoir. On citera avec bonheur Manou, autre Mère Theresa, le Père Henry et l'Ami Pierre, ils furent en somme deux autres Abbé Pierre.
- Ton histoire, elle existe vraiment ?
- Bien sûr, au moins dans ma tête. J'en ferai bientôt la transcription pour papier numérique et machine à imprimer. Ou pour écran et clavier, elle semblera ainsi plus musicale.
- Je voulais dire, elle n'a pas de fil conducteur ...
- Au contraire, le chef d'orchestre suit un fil rouge, invisible.
- Comment peut-il être rouge s'il est invisible ?
- C'est une échelle de soie. L'amour est souvent invisible.
- Tu nous proposes un roman symbolique ?
- J'aime mes souvenirs, à Bruges, *au Dante*.
- Cette belle femme est un symbole tout de même ...
- Comment oses-tu ? Par mégarde je t'ai révélé son prénom, ton prénom, enfin je ne sais plus ...

*In petto* : On voit que les confusions peuvent durer longtemps, toute illusion, grande ou petite, n'est pas perdue.

- Mais alors, Ilham n'a jamais existé ?
- Bien sûr que tu existes, toi, ma Sarah, mais Ilham existera elle aussi
- ...

Il ne me servait plus à rien de feindre avec Esther, autant lui avouer que mon émotion née dans un train à grande vitesse avait été si forte que son image à elle, Sarah ne m'avait plus jamais quitté.

- Vraiment ? Tu as une photographie ?
- D'Esther-Sarah, j'en ai des milliers dans ma tête.
- Tu me les présenteras ?
- C'est ce que je vais faire dans les pages suivantes, mais je voulais t'avertir. Ne cherche pas une intrigue. Je ne suis pas comte et Figaro n'est pas là, je n'épouserai pas ma jolie Sarah, ça n'est pas un conte de fées. Je veux simplement l'embrasser puisque je l'aime. Rien qu'une fois. Enfin plus d'une fois si possible, tout de même.
- Tu ne l'as jamais embrassée ?
- Non, et tu le sais.
- Tu en meurs d'envie je vois.
- Quant à moi je vois que tu sembles avoir une très bonne vue des choses de l'amour.
- C'est un effet d'annonce ?
- Avec Toi je me veux platonique. Grâce à cette approche platonique on peut aimer sans bouger, enfin, sans mouvements physiques notables, on peut aimer assis à sa place ordinaire, sous un chêne, ou au *Jardin du Luxembourg* après avoir acquitté le prix de la chaise mise à disposition. On peut aimer, assis dans un train à grande vitesse. C'est d'ailleurs, souviens-toi, dans ce type de train, que je te rencontrai la première fois Esther-Sarah. Mais on peut tout aussi bien faire une rencontre debout dans le métro parisien. Il suffit d'oser.

L'interview prit fin. À mon grand regret. Dois-je le préciser ? Sarah le sentit. Avec délicatesse elle me gratifia d'un ultime sourire, elle m'embrassa, ce fut le jour béni de son premier baiser platonique. À qui la faute ? Nous nous promîmes de nous revoir. Comme le font toutes les personnes que le hasard fait se retrouver.

Je restai seul.

Échanson porte moi de ton meilleur vin, un vin rouge qui assume sa tâche, pas un vin de messe, il est trop blanc.

## *Chapitre 14*

Petit commentaire additionnel sur la nature d'un cœur d'artichaut (\*)

(\*) Ce commentaire s'appuie sur l'expérience acquise par le cœur de l'auteur, cœur d'artichaut à part entière.

« ... ne plus croire en l'amour juste parce que l'un d'entre eux a été infidèle ? »  
Saint-Exupéry

Comme on vient de l'apprendre je fus donc baptisé Apollinaire, et, dès mon plus jeune âge, affublé d'un surnom, *Cœur d'Artichaut*, allez donc savoir pourquoi. Très tôt j'ai senti le besoin d'étudier, disons, la physiologie d'un cœur d'artichaut. « Matricule, connais toi-même tes ventricules ... » J'y prêtais une oreillette. Je sélectionnai les meilleurs auteurs. Je fouillai chez Balzac, je me rendis à sa maison, celle qui est près de Tours, j'eus pour guide la cousine de Nathalie, magnifique jeune femme, j'évitai ainsi la cousine Bette, le cousin Pons quant à lui reposait dans la chambre de l'écrivain. Balzac, le sociologue, n'aurait pas, a priori, eu le temps de consacrer une étude spécifique au phénomène du cœur d'artichaut. Je suis sûr que c'est le paresseux qui parle en moi. En relisant la « *Physiologie du Mariage* » ou « *Petites misères de la vie conjugale* » on trouverait matière, et maintenant, et toujours. Par ailleurs, le spécialiste des nomenclatures, le célèbre biologiste *La Palice*, fin psychologue rappelait dans un article récent qu'un cœur d'artichaut reste avant tout un cœur. Une telle assertion est la marque d'un bon sens à tout crin. Quel que soit le type de cœur auquel on a affaire, un cœur reste de toute évidence un cœur. Un quart d'heure avant son arrêt à la station total il est encore bon vivant.

Contrairement à une idée répandue, un cœur d'artichaut ne peut pas être infidèle, il n'oublie jamais, il aime. Il aime encore. Il aimera toujours. Loin de l'annihiler, un tel cœur renforce notre croyance dans le pouvoir de l'amour. On accusera un tel muscle d'être amoureux de l'amour et non pas d'une âme sœur à tout prendre. L'argument ne tient pas. En effet, comment pourrait-on tomber de haut, tomber du Ciel, tomber amoureux, si l'on n'était pas tout d'abord enchaîné par Aphrodite ? J'en veux pour preuve que Notre Seigneur *Jésus-Cri*, un cousin lui aussi, membre du Club, a repris le flambeau, l'a porté sur son dos, l'a porté haut, Là-Haut. Un cœur d'artichaut, loin d'user d'artifices, se met à nu, se montre tel qu'en lui-même. Ce cœur est donc une assurance amoureuse de premier rang et sa prime est gracieuse. Mais toute qualité a sa contrepartie. Aussi ce cœur a ses fleurs, il n'est pas un cœur simple comme celui de Félicité, il ne renonce pas, il a sa tête, jamais il ne capitule, il ne se console pas sans cette autre félicité venue des cieux cette fois-ci. Oui, un tel cœur, même dévoyé, est capable d'aimer, d'un pur amour. Tout amoureux cherche sa chacune en dansant une chacone chantée par *Shakira*. Cet amour n'est vivifiant que si l'Autre se présente et que *sous ses vêtements on peut lire une histoire* comme la mienne, une histoire sans fin, une histoire infinie, lorsque celle qui me choisira m'aura pris par la main puis dans ses bras, c'est un pari. Tous les êtres, enfin presque, sont la proie du désir, du leur

comme de celui de l'Autre. Eh ! oui, Vénus ne s'est pas tout entière attachée à Phèdre. D'autres ont connu des sorts similaires. *Fidèle, fidèle, je suis resté fidèle* sans traîner ni traîner un fil à la patte. Et d'ailleurs, c'est quoi la fidélité ? Souvent il ne nous reste plus qu'à être fidèle à nous-mêmes. Être fidèle, serait-ce être seulement raisonnable ? Le cœur a ses raisons, on le sait ... On l'aura compris, notre argumentation vaut bien celles de tous les camelots.

« Et pour le même prix ...

- Mesdames, Messieurs, je mets ce cœur d'artichaut dans le même sac que les autres, un cœur est un cœur. Depuis longtemps je le sais par cœur. Après tout, c'est mon cœur. J'aime ses pérégrinations. Mais voilà, un jour, il tombe sur une inconnue, il n'arrive pas à la mettre en équation, même au premier degré, alors il succombe, amoureux pour de vrai, pour du bon, pour du meilleur, pas pour le pire. Lui l'ange déchu, déçu, assoiffé de réciprocité, va enfin être séduit, pas enchaîné, il n'est plus Sisyphe, ravi, pas détenu, pas retenu, inconditionnel, conditionné, emballé, numérisé, lui le zéro qui cherchait l'infini, a désormais un chiffre porte-bonheur, le *un*, l'unique. C'est l'histoire de cette femme, ou plutôt celle de son amoureux extravagant, divaguant et platonique que je rapporte ici. Unité de lieu, de temps et d'action. La bourse ou l'amour ? La spéculation ou l'offre publique d'aimer ? OPA ou opéra de quat' sous ? Les planches sont savonnées mais je vais essayer de surfer. J'ai mon maillot *Hurley*. Tout ira bien comme dans la farce sérieuse du *Barbier de Séville*. Allons, trêve de bavardage, ce soir, place au *Théâtre de La Vie* (\*) »

(\*) *Le Théâtre de La Vie* se situe à Paris, non loin de celui du Châtelet. Cette mention est utile à notre histoire puisque la rencontre de sa vie, l'auteur l'a faite non loin de là, rue des Ravioli, à Paris. Et, comme il l'a appris en lisant Eugène Sue : « *Quelques détails topographiques sont indispensables à l'intelligence de la scène suivante ...* » Ceci étant précisé, que le lecteur se rassure, nous nous contenterons de quelques détails empruntés aux romans symboliques, nous n'allons pas établir un fichier topographique, notre bibliothèque est suffisamment pleine, pour ne pas dire saturée.

## *Le temps des confessions*

### *Chapitre 15*

## Où il est question de l'art de la confession dans les bois ou en milieu urbain

Tout roman, à part ceux de cape et d'épée, est un peu une confession. Après la physiologie de l'amour, d'un abord plus complexe que la simple psychologie, plus riche aussi, abordons *ding a dong* le thème de la confession.

On peut distinguer deux types de confessions.

Tout d'abord les confessions privées, entendues par nos bons curés de campagne, ou exprimées sur des bancs publics par des êtres en mal d'amour ou de reconnaissance privée, je veux dire que ces êtres sont privés d'une reconnaissance quelle qu'elle soit mais nécessaire à tout être « humain ». Les psychologues de tout bord insistent avec raison sur cet élément clef de notre espèce. Après la satisfaction de nos besoins primaires, il nous faut de la reconnaissance. Bien sûr les statistiques sont mensongères, mais il y aurait plus de femmes qui vont à confesse que d'hommes, et plus d'hommes que de femmes qui claironnent leurs désillusions éméchées sur un banc public, dans un square par exemple. Parfois, l'un de ces êtres, masculins, abandonné subitement par son amoureuse sur le banc qu'ils avaient choisi en commun pour qu'il lui fit sa confession à elle, se hisse haut et matelot, sur le lit banc qui lui sert de canot de sauvetage, près d'un cèdre, il croit ainsi éviter le divan, ou le banc de sable, et découvre que cet évitement n'est pas évident. Il se met alors, avec plus ou moins de bonheur, à haranguer la foule, si foule il y a, sinon il se contente des badauds, ou des autres amoureux, plus chanceux, qui eux continuent à se bécoter sur les bancs publics du square d'à côté. De privée sa confession est devenue publique.

Plus rares sont les confessions destinées dès le départ à être publiques, elles sont livrées, soit dans des livres écrits par de grands auteurs, les esprits sont élevés bien au-dessus des cimes et des rimes, à des hauteurs qui donnent parfois le vestige, soit elles sont faites pudiquement, de façon plus épisodique, par des écrivains ou des hommes politiques en mal, ou pas, de reconnaissance. Mon père, ce héros de la résistance, au sourire irremplaçable, aimait, particulièrement, *La mort du Loup*, cet apologue en forme de confession de Vigny. Je le revois réciter ce long poème. Moi, je serais plutôt ce cœur d'artichaut, héros de la résistance aux sourires si doux de ces dames. Ce furent-là nos destinées, l'un après l'autre.

La différence entre les révélations publiques d'un simple quidam et celles d'un homme politique populaire tient avant tout au public. Il est imprévisible pour cet inconnu qui déclame ou divague, ou définitivement acquis à sa cause, dans le cas du politique populiste. Leur salle de réunion peut parfois être un bistrot russe

ou pas, lieu public ou privé, voire privilégié, propice aux confessions, et ce, que l'on soit un pilier, un ailier, que l'on prenne un demi pour s'ouvrir l'appétit aux trois-quarts lorsque la faim ne nous talonne pas trop ou si l'on préfère rester en deuxième ou troisième ligne, ou carrément à l'arrière. Voici donc, maintenant, ci-après, sans concession, et avant toute confession, les méditations d'Apollinaire dit *Cœur d'Artichaut*. Et, comme l'a écrit un coureur, - pas un coureur de jupons, un vrai coureur - : « *Nous sommes tous des héros* ».

## *Chapitre 16*

### J'ai encore faim

« *Faim et soif sont comme chien et chat. Le bon maître de maison s'emploie à satisfaire les deux* »

Proverbe de Nouvelle-Zélande

J'avais faim. J'avais la faim-valle, la cavale d'amour. J'ai toujours eu faim. Faim. Toute ma vie. À cœur d'artichaut, vaillant, même effeuillé, rien d'impossible, - me répétais-je.

## *Chapitre 17*

### Méditation 1

Finalement, aimer c'est aussi accumuler des matériaux spirituels aptes à l'observation et à la méditation. C'est un peu comme une vache qui mâche, c'est beau, a chanté Trenet sauf que la vache, même sacrée, ne semble pas méditer, les matériaux qu'elle accumule dans sa gueule, elle les rumine. Or, en amour, il ne faut pas ruminer, ne pas ressasser.

Finalement, aimer, c'est être dans sa bulle, tout seul, ou à deux, si l'un des amoureux a fait une place, même petite à l'autre. Bien sûr, il ne faut pas que l'autre, à qui l'amoureux a fait une place, *au fond d'sa bulle, se*



*mette à l'agacer, ça s'rait trop nul, pas vrai Julien ?* Donc il faut en sortir, par moments, de sa bulle, quitte à y retourner aussitôt, en cas d'urgence.

Et si la bulle implose-explose ? Ne compliquons pas à l'extrême ... Mon modèle amoureux est comme les modèles économiques, il faut, pour avancer, émettre un certain nombre d'hypothèses simplificatrices, tiens, par exemple que la concurrence amoureuse est parfaite ... L'est-elle ?

Donc, au plus fort des assauts des belles, je sortais de ma bulle, de mon ballon en fait, de ma montgolfière, et je méditais un tantinet. Ah ! oui, c'est avec pétulance que je sortais de ma bulle, en ce temps-là. Alors cela pétillait dans ma bouche. Cependant, avec prudence, après arrêt complet du train d'enfer de la soupape de sécurité, je soulevais le couvercle de ma cocotte-minute, puis je l'ouvrais. La soupape avait cessé de tourner, j'en suis sûr. À ce moment-là, cela bouillonnait dans ma tête, elles voletaient toutes, autour de moi, ou plutôt, j'étais le centre, pauvre cœur noyauté, d'un atome à gros retard d'affection, et elles toutes, - enfin presque -, étaient mes électrons libres. Elles tournaient, tournaient, me donnaient le tourbillon, qui, sur la première couche électronique, qui, sur la deuxième. Sur l'orbite la plus rapprochée, elles étaient deux à se partager mon cœur, je les sentais-là, les respirais, les humais à grands coups de poumons humains. Sur l'orbite suivante, l'attraction était puissante encore, - force nucléaire forte oblige -, on comptait huit électrons, puis sur la troisième, dix-huit, au-delà, sur la quatrième dimension, on en dénombrait trente-deux. Onc, ne vit si beaux électrons. En tout, une soixantaine, comme pour une autre classification, celle des grands crus de Bordeaux de 1855. Toute comme la Table de Mendeleïev ou les tables tournantes de Victor Hugo, ces classifications sont sans limites. La nature, et parfois l'homme, font parfois bien les choses, enfin, ils les rangent bien. J'arrête tous ceux qui prendraient cette description de mon univers amoureux de l'époque comme une vulgaire liste. Je veux bien admettre qu'on peut y voir une forme d'élucubration, un délire, mais il est respectueux, si, si. Seuls ceux qui n'ont pas un cœur tendre, aimant, végétal, un cœur d'artichaut donc, pourraient porter une telle accusation, à mauvais escient toutefois. Malgré mon penchant pour la danse, je ne me prenais pas pour une étoile, mais il me fallait veiller sur ma réserve d'hydrogène. Un jour, dans le métro de Paris, un chanteur noir se mit à gratter sa guitare et à chanter, *'Baby what'd I say ...'* Cela me fit, non pas oublier les papillonnantes jeunes femmes auxquelles ma rêverie me donnait un accès illimité, je me pris seulement à imaginer un nouveau monde de l'amour, je ne déclarai pas forfait. J'écoutai John Lennon. La musique, le chant, cette voix noire sur cette guitare sèche, détournèrent ma pensée. Comme ce chanteur de métro, debout, abandonné, lui, entouré de ces belles valseuses, assis, je

me donnais passionnément au rythme et au blues. En évoquant le rythme trépidant de la vie dite moderne, - mais elle a quoi de moderne notre vie ? ... Le temps de Charlie Chaplin était déjà moderne -, je me disais que j'avais la chance de pouvoir retrouver, non pas le temps, seul Proust a su le faire, - à quel prix ? - mais ce lieu inventé par Baudelaire, où *tout n'est que luxe*, parce que *tout y est calme et volupté*. Le rythme mais pas le blues, uniquement la sérénité. Je me payais donc le luxe de retrouver le calme par le recours au rêve ou le recours aux forêts domaniales de Jünger.

## *Chapitre 18*

### Méditation 2

Pour échapper aux questions sans réponse que l'on peut se poser sur l'amour, d'aucuns, d'aucunes, peuvent choisir la retraite, non pas aux flambeaux, mais dans un monastère. Apollinaire y a souvent songé, particulièrement lors d'une nuit d'été. S'il devait vraiment se retirer du jeu de l'amour et du hasard, il ne copierait pas le moine Athanaël qui demanda à Thaïs de bien vouloir le suivre dans le désert. Non, aimer n'est pas contraindre l'autre au sacrifice. Donc ni copier ni coller aux basques. Et puis Esther n'est pas une courtisane, elle ne porte aucun bandeau sur la tête, aucun voile, un béret seulement, posé sur ses cheveux, joli détail. Et quand bien même elle en eût porté un, de bandeau, et eût été femme légère, il ne se serait pas fait grisette. Il ne pouvait reprocher quoi que ce fût à une courtisane, surtout à celles qui apportent la joie. De toute façon, Sarah était d'une autre pureté, elle ne serait jamais sa dame aux camélias. Quand on se réfugie dans le désert, on y reste seul. Jésus n'y a emmené personne. Apollinaire a beau brûler d'une passion, parfois charnelle pour sa belle, il ne peut concevoir de lui réclamer le moindre abandon, la moindre offrande, sauf celles de son esprit et de son âme, celle de son divin corps n'est pas à sa portée. S'il prend un jour le chemin du Monastère de Sept-Fons, il le fera seul, cela lui semble plus orthodoxe ainsi. Méditation et prière vont de pair.

## *Chapitre 19*

Ici et maintenant et toujours

Il est temps de commenter, plus avant, ici, et maintenant, *le cheminement* de notre Apollinaire, amoureux d'Esther-Sarah. Ne tardons plus ! L'auteur se doit, en cachette de l'amoureux, d'instruire le lecteur. Pour ce faire il a déjà fait de nombreuses recherches afin de cerner la femme idéale, celle qui est derrière l'amour, - pas vrai Johnny ? Certains se souviennent peut-être, en dégustant leur café, de deux récits, l'un court, l'autre plus long, l'un sucré, l'autre déjà capuchonné. Ils retracent la démarche tremblante d'un homme, - Oui, osons l'adverbe -, *éperdument* amoureux d'une femme, mais aussi, quand il est en sa présence, désespérément silencieux. Il la dévore des yeux, discrètement.

Dans le premier récit, « *Les joyeuses commères du train à grande vitesse* », - fantaisie à laquelle nous avons fait allusion au Chapitre 13 de ce livre -, lors de retrouvailles inattendues, rendues possibles grâce à une interview improvisée, une jeune femme, qu'il nomme de son propre chef *Esther*, fait son apparition. Elle n'est pas encore *Esther-Sarah*. Il priera cependant, après son départ, pour pouvoir la revoir un jour. Dieu merci cette disparition ne sera pas définitive, elle ne le sera jamais. Il n'éprouvera pas le désespoir qu'il avait ressenti, adolescent, lorsque, commençant la lecture d'*Albertine disparue*, il découvrira, avec un chagrin immense, que la fugitive est morte et pas seulement disparue. Comment Proust a-t-il pu bannir l'espoir de son récit ? Ce jour béni du retour d'Esther-Sarah arrivera. Elle fera à nouveau irruption, comme *la fée au chapeau de clarté* dans le poème de Mallarmé.

Dans « *Esther Sarah* », la seconde nouvelle consacrée à la femme idéalisée, à *La Femme*, son vœu sera exaucé, il la retrouve. Enfin, presque. Car voilà, si Apollinaire a effectivement rencontré *Esther* dans un TGV, il ne l'a pas tout à fait retrouvée après leur séparation en Gare du Nord, à Paris. Son deuxième récit a été purement et simplement inventé par son cerveau amoureux, je ne dis pas son cerveau malade, mais il n'en peut plus de passion. Une cocotte-minute peut exploser si la tête ne se soupape pas. C'est ainsi qu'est née *Esther-Sarah*.

Ainsi, la seconde et véritable rencontre avec *Esther-Sarah* s'est produite, ici et maintenant, dans la première partie de mon récit, sous vos yeux, céans et séance tenante. Donc, lectrice, ne trahis pas l'auteur auprès de l'amoureux. Sa confiance est uniquement technique et vise à éclairer les parties sombres de certaines images enfantées dans les recoins les plus abrités d'un encéphale humain, présentement celui de *l'homme qui était prêt à subir la passion* sans le moindre secours populaire ou divin.

Notre histoire, ce troisième texte d'une trilogie amoureuse est une rencontre entre un homme et une femme, un énième type, mais il n'est plus fiction, il est élucubration et tendre émotion, ardeur, bouillonnement, emballement, il faut l'assujettir. Le retour dans sa vie de la femme idéalisée amène notre héros à se poser moult questions. Cette femme est composée de neuf belles qui font retour dans sa tête. Il veut enfin comprendre le lourd silence des amantes, parfois, ces héroïnes du cinéma muet, admiratif du phénomène féminin. Pourquoi, parfois se précipitent-elles toutes au même moment dans sa vie, dans son cœur alors qu'elles peuvent tout aussi bien rester éloignées, silencieuses ? Chacune a son mystère et plus d'un tour dans son sac à main. Maquillage ? Non ! Féminité ... Adieu joyeuses commères du train à grande vitesse ... Pourquoi, tantôt, dès le lendemain elles disparaissent, sans dire de quelle gare elles vont s'échapper ? Gare à moi ?

C'est donc presque une enquête sur l'amour qu'Apollinaire veut réaliser, il met fin à sa consommation d'alcool, adieu champagnes et vodka. Mais ce n'est pas un traité savant ou scientifique qu'il veut écrire. Pour lui ce serait scandale que de bêler après que tout a été dit, y compris la messe. Il ne veut pas comprendre l'amour, il veut comprendre les femmes, on vient de l'écrire. Et puis zut ! À quoi ça sert de comprendre ? Mieux vaut être amoureux, toute sa vie, des neuf muses. Il ne renoncera pas à l'amour fusionnel, impossible amour ? Pas du tout ! Pas du tout ! Du tronc de son église de quartier il sortira un joujou extra et alors, adienne que pourra. Et s'il ne comprend pas, il aimera.

## *Chapitre 20*

### Mise en route, ritournelle, routine

Tout commença pour moi par des chansons. *Je n'ai pas eu de ballons rouges, quand j'étais gosse, dans mon quartier*, chantait le beau Serge. Les poètes sont de merveilleux échantons. Je pourrais ajouter : je n'aimais pas les dimanches. Je m'ennuyais. Mais je n'avais pas à me plaindre. J'espérais, j'imaginai, je savais. Comme Charles, je me laissais emmener au bout de la Terre. Et, en attendant, je traînais dans les rues. Avec mes copains nous cherchions un terrain vague. Nous y faisons décoller, s'envoler, puis retomber des pots à yaourt, vides, sous les derniers pétards rescapés du 14 juillet. Aujourd'hui je ne m'ennuie plus, je me souviens. Souvenir. Souvenir. Je me rappelle toutes ces vieilles dames, petites, dans mon quartier. Elles mettaient des cerises sur leur

chapeau. Certaines portaient, invisible, l'un des sept sceaux sur leur coiffe, mais aucun garnement de nos rues ne l'eût arraché. Plutôt attacher par la queue un chat à une sonnette que de ne pas respecter les fruits encore rouges d'une jeunesse qui s'en était allée. Elles souriaient, elles nous interpellaient. Chansons, chantons ! Les chansons sont partout dans la vie, tous les jours. Elles brassent nos souvenirs, ceux de la belle époque, notre enfance, ceux des années folles, notre adolescence. Les chansons sont poésie. Dans le récit ci-dessous, imprimé numériquement, elles vont donc à nouveau nous accompagner.

Aussi, lectrice, lecteur (\*), tu t'en souviendras peut-être ... Dans le livre de mon île d'avant, *l'Île de Sainte-Émilie*, je t'avais proposé un petit jeu. Tu devais t'employer à dénicher toutes les chansons qui se dissimulaient dans mon ouvrage ... Si toutes tu trouvais, tu gagnerais les œuvres complètes de l'auteur. Il pouvait y avoir plusieurs gagnants (\*\*).

(\*) On désignera ici sous les vocables pluriels *lecteurs* et son féminin *lectrices* des personnes, qui, au fil du temps, ont lu, peu ou prou, l'un de mes livres, voire deux, voire plusieurs. Il s'agit de lecteurs et de lectrices averties. Un lecteur averti est bien prévenu, presque prisonnier. Qu'il en soit d'ailleurs ici récompensé.

(\*\*) Même remarque que l'année dernière : Lecteur, lectrice, si tu penses que je ne cherche qu'à liquider, à compte d'auteur ou à conte d'écrivain, mes propres invendus, libre à toi de refuser ce gros lot de livres. L'avenir te jugera ... Pour des raisons incompréhensibles, l'an passé, il n'y eut aucun gagnant, - peut-être s'agit-il d'un bug ? -, une punaise égarée sans doute. Aussi, l'écrivain, s'inspirant du jeu du Lotto, et, généreux par nature, remet la cagnotte en jeu. Gageons que cette fois-ci il y aura un gagnant voire plusieurs. Ainsi, l'auteur espère exorciser le mauvais sort, extraire de cette nouvelle cagnotte le jus de raisin de sa colère rentrée après l'échec relatif de son grand jeu de chansonnier. Le jeu en vaut-il la chandelle ? L'avenir, la seule chose que les maîtres concèdent aux esclaves, nous dit un observateur ancien avisé, l'avenir le dira. Poème et tais-toi !

## *Chapitre 21*

## Enchaîné

Porté à ébullition, mon nouvel amour me brûlait jusqu'à l'incandescence, mais par un phénomène toujours pas très clair pour la physique moderne, aucune évaporation ne se produisait. Ainsi confiné mon cœur risquait l'implosion, enchaîné il pouvait rompre ses liens, tel Zampanò, mais, une fois libéré, l'implosion se transformerait en une explosion, de joie.

Voilà ce que c'est que de jouer avec le feu, Prométhée eut le foie rongé, le poète Apollinaire aussi, l'alcool remplaça l'aigle du Caucase.

## Chapitre 22

### Le cou blanc de Lilith

Abordons maintenant le chapitre de la tentation. C'est une confession.

*« J'ai toujours aimé danser, - confia un jour, ou était-ce une nuit ? Apollinaire à Esther-Sarah. « Aussi lorsque Lilith m'invita à la rejoindre, ma tentation fut forte. Je savais qu'il ne fallait pas. Je consultai Saint-Antoine, lequel avait su résister à des désirs bien plus terribles encore. Mais Lilith me mit son couteau sur le cœur. Je lui offris un hotdog. Elle s'en empara et l'avalait tout de go. Je compris que toute résistance était inutile. Le risque de s'effondrer sur soi-même était grand, telle une étoile à bout de souffle et d'hydrogène, alors autant succomber à des jouissances infinies, promises par plus d'un texte apocryphe relatant les exploits de Lilith. Je n'eus même pas le besoin, la peine, d'ajouter une dose de fantasme. Les pouvoirs du plaisir sont moins étendus que ceux de l'amour mais ils sont tout aussi puissants, d'une réalité parfois affolante. Lilith voulait donc aller danser. Mais sans la bénédiction de Saint Julien il était clair que je ne pourrais pas aller danser, avec Lilith. Contradiction ? Non désir de ... et hésitations, vont souvent de pair. Étais-je alors la victime d'un mauvais rêve, d'une illusion qui irait se perdre dans le néant à mon réveil ? Dans l'immense désert qu'était ma vie d'alors je mourais de soif d'amour et une faim, qu'il faut bien qualifier de sexuelle, me tenaillait. Un désir curieux emprunté à Néron avait pris racine en moi. Mais à côté du caprice de Néron, de sa passion, de sa flamme reflétée dans les flambeaux, mes sensations étaient violentes, sauvages, animales. Je ne parvenais pas à les dominer. Et d'ailleurs, parce qu'il était un monstre naissant lorsqu'il se découvrit amoureux de Junie, dois-je*

*accuser à deux mains, à la japonaise, le futur empereur dément de ne pas être fou d'amour au moment où il confie ses tourments. S'il l'apprenait, non seulement il quitterait son tombeau pour venir me bastonner, et ce n'est pas la fleur de Carmen qu'il me jetterait dans mon asile, à moi le Quasimodo, le pauvre cowboy esseulé, il me jetterait des narcisses. Ceci étant dit, jamais Racine n'aurait pu écrire la tirade amoureuse impérieuse s'il avait pris, cette nuit-là, mon désir pour modèle plutôt que celui de Néron. Dans ce songe étrange, en cette nuit d'hiver, ma situation devenait incontrôlable. Rends-toi compte, j'aspirais à des biens surnaturels, à un noble cœur, à une fleur parmi les fleurs, et, en même temps, je me débattais dans des draps blanc et rouge, prisonnier volontaire des bras potelés de Lilith, excité comme un empereur que la folie guette chaque soir dans le noir, - si l'on excepte quelques flambeaux épars -, j'aimais aussi jusqu'à mes propres pleurs que ma concupiscence faisait couler. J'aurais pu me noyer dans mon torrent de larmes. Je me souviens du corps de Lilith. Il étincelait. Mais je ne voulais pas succomber, même si Lilith me promettait des jouissances d'un autre monde. Mon mauvais rêve se transformait en cauchemar. Lorsque ..., homme de désirs ..., je ressentis, tout à coup, une très forte pulsion d'amour avec jet continu d'adrénaline. Était-ce une forme d'extase respectueuse, envers Dieu, ou élançement gourmand, mais noble, vers une femme ? Cette femme, ce fut Toi. À ta vue, Lilith disparut. Elle savait que tu avais gagné, je ne la désirais plus. Je vis tout d'abord sous ton béret tes cheveux, épais, encore noués, puis je découvris ta nuque blanche. J'étais émerveillé par ton cou blanc, j'aurais voulu le couvrir de baisers. Je m'éveillai. Le rêve s'achevait. Depuis cette nuit farouche, ton cou blanc, ma Sarah, il m'obsède, je crois le respirer, mais c'est un doux sentiment. Celui qu'éprouvait l'homme du XVIIIème Siècle à la vue fredaine d'une cheville féminine. Depuis ce premier jour, je t'imagine, souvent ... mon Esther. Je n'ai de cesse. Ce livre que j'écris, ce n'est pas Lilith qu'il explore (vu la couleur de ses cheveux elle doit s'être réfugiée sur la Planète Rouge.) Dans ce rêve c'était Toi que je voulais. Je priais pour que tu fusses mienne. Je n'eus plus un jour de repos. Pour un oui, pour un non, je te demandais pardon, à chaque écrit, pour chaque petit poème abrégé, pour ne pas risquer de te choquer. Et pourtant, je ne t'envoyais aucune de mes stances. Aujourd'hui encore je réclame ton indulgence puisque ce livre est tien. Tu le liras peut-être. À Dieu ne plaise je commande cette offrande. Aujourd'hui encore j'implore ta clémence. Pour ma douce démente. Je sais bien que j'ai tort mais je veux t'écrire, te décrire, te faire sourire. Un peu. Beaucoup. Tout à coup. Dans tes yeux noisette, rieurs je veux découvrir un grand ciel. Tout bleu. C'est mon vœu. Puis un arc-en-ciel, toujours dans tes yeux rieurs, noisette. Moi, le voyageur. Te rappelles-tu cet autre livre, « Le cou blanc de Lilith, elle a failli m'ensorceler » ? C'était*

déjà ton livre ma belle Sarah. Mais toi, tu n'es pas Lilith, tu m'es revenue sacrée, comme un muguet au mois de mai. Dans une romance où elle chante son amour, ses chagrins, ses trahisons et aussi les plaisirs de l'amour, une femme porte sa complainte. Pour toi ma belle Esther j'aurais pu les quitter, toutes ces belles, sans une plainte, pour l'amour de toi Sarah. Voilà. Oui. Aujourd'hui je te t'écrit depuis mon tout là-bas loin de toi, trop loin de toi, seul avec mon désir de toi, j'imagine ton plaisir à toi si jamais un jour, une nuit, sans bruit, juste avant le jour, nous nous aimions, si nous arrivions à nous risquer, à nous aventurer sur le chemin d'une extase compromise, toi ma promise, dans ce pays où tu serais mienne, où nous serions l'un l'autre, l'un pour l'autre, quoiqu'il advînt. Nous commencerions à nous câliner. J'aime les câlins. Plus avant tu me conduirais, je te volerais, voyons, disons, un premier baiser, moi le vilain matin. Puis j'irais chercher la coquine, mâtine et mutine. En toi je pénétrerais, fautif, craintif, dans ta forêt, mon refuge. Tu m'aimeras, dis ? Qui sera notre juge ? J'arrête là ma navigation sur mon bateau ivre. Si aujourd'hui je me livre à toi seule, oui, c'est parce que tu es ma Sarah. Pas comme dans la chanson, c'est la belle saison. Notre amour je le veux infini.

Apollinaire  
Envoyé depuis mon iPhone

## Chapitre 23

### Seconde Interview

#### Je vous embrasse puisque je vous aime

La rédactrice en chef du *Journal Intime* (dans lequel je n'aurais jamais pensé apparaître) me contacta un jour à chacun son tour pour une interview. Encore ? Elle voulait écrire un article, un édito, carrément, sur *Le papillonnage*. Voici cet article, en avant-première pour les lecteurs du *JID* (*Le Journal Intime du Dimanche*.) C'est un dialogue classique, questions-réponses, pas forcément orienté. Ce n'est pas non plus un dialogue de sourds.

L'entretien se déroula *Chez Bofinger*, Place de La Bastille, Paris. Champagne Krug 1998.



Attention, je dois me concentrer pour répondre aux questions. Du Sud elle était montée pour cette *conversation entre amis*, c'est elle qui l'avait précisé lors de son appel. En sa présence je me devais de ne pas perdre le Nord.

- Vous auriez déclaré : « Le propre d'un cœur d'artichaut est le papillonnage. » Est-ce exact ?
- C'est peut-être vrai, mais c'est un peu court, je veux dire réducteur. Ce serait oublier le rôle primordial de la fleur.
- Vous pouvez préciser ?
- Je vais essayer : parmi les belles qui sont sollicitées par un amant potentiel, je ne dis pas un partenaire sexuel, nous ne sommes pas des bêtes, pas toujours, il en est certaines qui ne jettent, dans une prison, à travers les barreaux d'un soupirail, qu'une fleur, deux peut-être, cueillie(s) sur le balcon opulent des soupirs. C'est une image, c'est devenu un cliché. Cela reste un message. Cette déclaration, presque un aveu, cette annonce faite à Jean par Marie, repris par Carmen, ce flash, cette alerte, dit *message de la fleur jetée*, exprime, on le sait, la séduction et peut déclencher l'amour ou le désir d'amour. Les cages thoraciques des deux amants en puissance s'enflent alors, démesurément parfois. Ma propre cage gonfle en ce moment par le simple fait d'imaginer celle de cette femme dont je convoite la nudité en peinture et les faveurs en nature. Elle pourrait être Sandra Lippi. Que la nature est bien faite... D'autres amantes futures n'ont pas de fleurs, elles ne jettent qu'un regard à leur amoureux, - elles en ont le secret : autre flash ! Étincelle fulgurante ! On ne l'oublie jamais. D'autres encore laissent tomber un sourire indicible... Et l'on voudrait étouffer, bannir l'émotion, supprimer le mouvement ? Et l'on voudrait m'empêcher de papillonner ? Rien que d'y penser j'ai envie de virevolter, pour l'attraper...
- Attraper quoi ?
- Le pompon du manège, mon carrousel, rattraper la beauté, celle qui court si vite qu'elle donne des ailes au poète. Un cocktail de bons mots est un *cocteau*. Pluriel *cocteaux*. N'est-il pas, mon Ana ?

À cet instant, parce que je parlai d'Ana, le pseudonyme d'Esther-Sarah au journal, - évidemment elles devaient se connaître, où avais-je la tête ? – Donc, en cette minute, comme lors de la première interview rapportée au *Chapitre 13*, mes regards croisèrent différemment ceux de la rédactrice. Nos deux regards se prolongèrent. Mon amie journaliste ôta ses lunettes de soleil. Et nous nous reconnûmes. C'était Sylvie, mon amie de longue connivence. Trouble des deux côtés, bien sûr. Embrassade sincère mais pas trop bruyante. Nous étions dans un restaurant où beaucoup

d'animation, faite de vins à *Flo*, de vent et de brassage, aurait pu abriter l'effervescence de nos retrouvailles. Mais, une pudeur amicale nous retenait. Je mourais d'envie de l'embrasser, de bondir sur la banquette où Sylvie se trouvait, j'y voyais un sofa, un lit d'attente, avant notre couche quasi-nuptiale. Je ne sais si Sylvie ressentit à quel point je la désirais.

Ce que nous nous dîmes restera entre elle et moi, je ne voudrais pas être taxé d'exhibitionnisme. Et le titre du quotidien où Sylvie travaille reflète parfaitement son style intimiste. Qu'y a-t-il de plus beau que de partager des petits moments piqués en douce, et des petits secrets (ils sont de la même taille que les moments qui vont avec) ?

Sylvie, en grande professionnelle, se calma, m'apaisa, et poursuivit :

- Avec Ana tu veux partir ? Tu veux aller à Stratford upon Avon ?
- Non, à Stratford je veux aller avec Émilie.
- Pourquoi avec Émilie ?
- Parce qu'elle a le sens de la désorientation.
- Cela signifie quoi au juste ?
- Cela veut dire qu'Émilie exerce sur moi un charme discret.
- Discret mais efficace je suppose.
- Bien supposé.
- Elle procède comment ?
- C'est bien simple, j'essaie de progresser sur une échelle de soie qui va de 0 à 100%.
- Tu peux préciser ?
- Oui.
- Je t'écoute.
- Émilie me tient informé, jour après jour, de l'intensité du sentiment noble que je m'évertue à lui inspirer. Nous sommes convenus d'une échelle pour le quantifier.
- Vous en êtes où ?
- Mon cœur d'artichaut vient d'atteindre les 29% dans le cœur d'Émilie.
- C'est un taux d'occupation ?
- On pourrait le définir ainsi, mais là n'est pas ma préoccupation.
- Quelle est-elle ?
- Excentrique, je veux pouvoir aimer Émilie, en Angleterre, la Terre des Chevaliers de la Table Ronde. D'ailleurs, j'ai déjà réservé un dîner aux chandelles, pour deux, un soir viendra, à Stratford. J'ai demandé à ce que la table soit ronde, cela s'entend. Il y aura de la matière entre nous. Il nous faudra aussi choisir un beau manoir du style *Tu dors ?* pour partager notre première nuit.

(*Meunier Henry, Tu dors ?* Pendant que tu es assoupi, le moulin à paroles de notre Apollinaire va trop vite... Chut il poursuit sa tirade de l'escapade ...)

- Mais pour l'aimer complètement, il faut qu'Émilie me confirme, avec un sourire, que sur notre échelle j'ai dépassé le seuil fatidique des 85%. 85 est un joli nombre convenu entre Émilie et moi.
- Un seuil fatidique ?
- C'est le seuil de la destinée, le fatum latin, celui qui indique que deux êtres étaient faits pour se rencontrer et pour s'aimer, le temps d'une guerre des deux roses, rouge ou blanche, la rose de Ronsard, ou le temps de la vie d'un chêne.
- Et cette première nuit ?
- Qui sait ? Nous gardons l'échelle de Richter en réserve.
- Et tu lui as dit tout ça ?
- Oui, au téléphone, enfin presque, à mots plus ou moins découverts. Je voudrais que là-bas, sur l'Avon, Émilie puisse me découvrir encore et plus loin. Ce que je ne lui dis pas au télé iPhone, je le lui écris sur mon MacBook Air ou, à défaut sur mon iPad Mini.
- Que lui as-tu dit au moment de raccrocher ?
- Je lui ai dit : « Je vous embrasse puisque je vous aime »

## *Chapitre 24*

### C'est Isabelle qui l'a dit à Sylvie qui me l'a dit

C'est Isabelle qui l'a dit à Sylvie.

Elle n'est pas celle pour qui je voulais te quitter, ce n'est pas comme dans la chanson.

C'eût été un plaisir ? un plaisir d'amour ? Ce plaisir qui, à peine ne dure, qui fait de la peine, une amour peau de chagrin ...

C'est Isabelle qui a dévoilé ce secret à son amie Sylvie.

Moi par contre, je n'ai pas fait comme Isabelle, j'ai toujours conservé ce secret, à cause du mystère qui l'accompagnait, ce souvenir d'un soir, elle avait décidé de ne pas nous séparer, de nous laisser nous apprendre, leçon sentimentale,

morale de cette histoire, puis à nous unir, leçon de physique, alchimie, sciences de la nature humaine. Cette nuit-là, dans le Nord, nos pensées, nos désirs non avoués se rejoignirent, en tous lieux. Isabelle, et si la reine savait ça ? Je croyais que seuls les hommes pouvaient parler, se vanter. Les femmes, j'en suis sûr, ne font que se confier, à leur meilleure amie. Sylvie m'apprenait qu'elle savait. Elles n'ont donc pas de secrets, les femmes ? Non, elles n'en ont guère, répliqua un macho, nous visitons les ruines de Machu Picchu, vieille montagne. Je lui rétorquai : « Les hommes non plus n'ont guère de secrets, mais les femmes, elles, elles ont le mystère. »

## *Le temps des poèmes*

### *Chapitre 25*

J'entends parfois des voix ...  
Avertisseur tendre et sonore (\*)

(\*) Un avertisseur *tendre et sonore*, on s'en doute, n'est pas un klaxon, encore moins une sirène. C'est plutôt une voix, celle d'une mère qui chante une berceuse à son enfant, ou, si ce n'est pas celle de l'amour maternel, irremplaçable, c'est la voix que Nadir croit entendre, encore, dans sa romance. Il a pêché une perle sans doute.

J'ai toujours accepté les observations, à bon escient, de ceux pour qui le cœur a été souvent, trop souvent, mis à contribution dans mes livres précédents. Je les entends les critiques, je les appelle de tout mon cœur, - non je ne joue pas au saint, encore moins à Jésus, je dis simplement que mon cœur n'a pas encore cessé, soit de battre la chamade, à l'approche de mon amoureuse du jour, soit de battre le fer, quand il est chaud, par un matin où il triomphe, ou par une nuit sans lune et sans l'aimée de ma vesprée. En effet, et c'est vrai pour mon cœur d'artichaut, s'il y a un saint du jour, parfois plusieurs, il y a forcément une amoureuse du jour, celle qui aime la sombre clarté des astres. Aussi il m'est arrivé d'entendre des voix, comme d'autres entendent siffler le train. Un jour, - ou était-ce une nuit ? alors que mon cœur battait plus fort qu'à l'accoutumée, une voix sur laquelle je ne comptais plus pour devenir l'élue du cœur de ma belle, cette voix m'incita à l'apaisement par la poésie. Voici le discours qu'elle me tint :

« Quand l'esprit et l'âme contenus dans la tête d'un cœur d'artichaut comme le tien ont été ébouillantés, - non, le mot n'est pas trop fort -, avant

de rendre ce cœur consommable, il convient de le ralentir, quelque peu. En effet, la tachycardie n'est pas loin. Ne pas le laisser refroidir cependant. Aussi, les spécialistes de ce type de cœur s'accordent à penser que la meilleure thérapie est le recours à la poésie. »

La lectrice, qui d'ailleurs est peut-être l'objet d'une passion similaire, naissante ou persistante, ou qui, tout au moins, se sent concernée, ou se montre simplement intéressée, ne s'étonnera donc pas de trouver dans les prochaines pages, un condensé, de préférence en prose, d'un certain nombre de petits poèmes écrits par Apollinaire, le buveur d'eau pétillante, et destinés à son Esther-Sarah au béret candide, - elle l'a hérité de son merveilleux aïeul Booz. Coiffée de ce béret qu'elle aime entre tous, pour son design haute-couture, lequel béret tomberait peut-être de ses épais cheveux, châtain foncé, si elle savait à quel point Apollinaire l'aime, Esther-Sarah a inspiré de nombreux vers à son Apollinaire. C'est ainsi qu'il parvient cependant à contenir son amour, il ne débordera pas. Depuis longtemps, on le sait, notre amoureux utilise une cocotte-minute à la soupape bien tournante et au cordon régulièrement changé. Plusieurs chapitres vont donc donner corps et âme à cette poésie-thérapie »

Lectrice, lecteur, tu l'auras compris, si ce livre explore le cœur, c'est qu'il l'écoute, il se livre à cœur ouvert. En fin de compte, il se voudrait un accroche-cœur pour tous les cœurs à prendre. Mais maintenant, rendons-nous à ce cœur, rendons-lui a parole...

## *Chapitre 26*

### Quand ça lui prend, il lui écrit un poème (\*)

(\*) Lectrice, lecteur, ce titre est un avertissement pour une lecture globale des chapitres qui vont suivre. Ne sois donc pas étonné(e), si deçà, delà, l'auteur insère des morceaux de poésies au milieu de son récit. Exaltation, transport, hors de la sphère réelle, vers une bulle, voyage en ballon rouge, sous l'effet d'une inspiration destinée à reprendre son souffle. Il ne s'agit ni de régression ni de digression poétique. L'auteur veut simplement signifier que le héros de son livre a une propension régulière et certaine à décrocher de la réalité. Thérapie par la poésie non remboursable. Mais la réalité le rattrape toujours, et, patient comme une tortue moins bavarde

que lui, il tente alors de décrocher une médaille au Marathon du Fleuve Amour en Sibérie (\*\*)

(\*\*) Ce marathon n'est pas répertorié dans les annales sportives. Il est du type *mythe de Sisyphe*. Que celui qui n'a pas porté sa pierre ne la jette pas à la face du chroniqueur de peur que ce dernier ne se réfugie au-delà de la frontière.

Ces poèmes épars en vers ou en prose que tu rencontreras au hasard de la pagination ont par ailleurs l'avantage, enfin, peut-être, de montrer que la passion de l'amoureux pour son aimée est réelle et profonde. On ne peut pas parler de passade ou d'amourette (bien que certains poètes avouent, dans leur chansonnette, avoir perdu la tête pour une simple amourette). « *Le barde est celui qui chante dans la bataille* » a dit Louise Michel.

## *Chapitre 27*

Exemple d'un poème écrit et jamais envoyé ni même remis à  
Esther-Sarah

Y'a d'la joie

« Il était surtout assourdi par son cœur, qui sonnait des volées de cloches dans chacun de ses membres, jusqu'au bout de ses doigts » Zola, *La Joie de vivre*

*« C'est drôle. Parfois. Dans la vie. Dans ma vie. Avec toi. On fait silence. Longtemps. Pas longtemps. Ça fait long champ, pas long feu. Ou bien c'est l'inverse. Puis, tout à coup, à nouveau, on se frôle. C'est intense. Comme un parfum. Comme avant. J'adore nos échanges. Épistolaires. Ils sont rares. Ça me change. Cela m'aère. J'aime le jeu. À deux. J'ai toujours aimé jouer. Avec vous. Ce jeu auquel nous jouons. Au pingpong. Au majong. À la Dame de pique, au tarot chez Pouchkine. Lorsque je regarde dans vos yeux. Je ne sais pas lequel des deux envoie le plus de ballons à l'autre. Ils sont rouges, évidemment. À l'autre... Pour qu'il tourne en rond. Il fait des ronds, il fait des ronds ! On tourne forcément en rond ... Me diras-tu ... Je vous tutoie maintenant ? C'est aussi mon désir qui me joue des tours. Je me montre gauche. Pardonnez-moi. Je ne dois pas ... Pas devant vous... Et pourtant, devant toi, me montrer gauche, ça ne me déplaît pas. Je peux tourner à droite ou à senestre. C'est aléatoire.*

*Amoureuusement. Dans ces petits moments, farcis ou farcés, y'a d'la joie dans mon cœur. »*

## *Chapitre 28*

Exemple d'un poème écrit en prose, en réponse à celui qu'Esther–Sarah ne m'a jamais écrit, et ne m'enverra jamais

*« Quel bonheur de recevoir, à l'heure du soir, un joli message, belle image de Toi ma Sarah. Tu me régales avec tes mots gentils. Ta réponse est mirifique, je soupçonne qu'elle vient du cœur, de ton cœur étonnant, de ton cœur à toi, elle est féminine, jusqu'au bout de tes doigts.*

Physiologie d'un sourire,

*« En fait, ces mots, tu ne les as jamais écrits, je les ai lus dans ton sourire, aujourd'hui, pendant notre déjeuner... »*

Se peut-il qu'elle ait un cœur d'artichaut, comme moi ? Pour une femme, c'est avoir trop d'écoute, un excès d'attendrissement. Je vais lui écrire encore :

*« Vous avez l'amour en vous, tu as l'amour en toi. Lorsque j'écoute ton âme, le soir au coucher, alors que tu n'es pas là, je te voudrais près de moi, je te découvre, à coup de gourmandises tes lèvres me rendent gourmand, bouche bée, comme un enfant au regard ébahi, bouleversé, dérouté, ébloui. Je veux te voler un baiser, déjà. Je pénètre alors dans ce jardin extraordinaire chanté par le poète Louis Charles Auguste Claude, ce jardin qui est le tien, que je voudrais nôtre. Tu m'invites ? J'aspire un grand bol d'air au bord de mer. Tout à coup je me mets à chanter, je chante sur mon chemin, je chante soir et matin, je chante avec la mer, je la fais danser, elle me fait entrevoir, là-bas, tout au bout, un miroir, le miroir d'Esther. Esther, si j'ose t'écrire maintenant, toi ma belle dame, hier encore mon inconnue à venir, si j'aime, à ma façon, te décrire, comme tu es toi, c'est que tu sèmes sur moi, à ta façon, de jolis sourires. Tu n'es pas là, à mes côtés mais je les vois, tes doux sourires, de-ci de-là, sur tes lèvres ils dansent, l'un d'eux est tout doré comme ton visage. Et puis, tout à coup, je retrouve tes yeux, lumineux. Alors sur ta joue, c'est inouï, mes doigts se posent. Tu ne dis rien. C'est une caresse, mon cœur est en liesse, les mots y naissent, ils n'ont de cesse, ils s'envolent, mon esprit batifole, bientôt ce sera mon cœur. Mon geste sur ta joue me rappelle le tien, le seul geste intime, intimidant, qu'un jour tu as eu à mon endroit. Il me mit tout à l'envers, sens dessus dessous. Nous avons rendez-*

*vous, tu m'attendais, Place Victor Hugo. De l'autre côté de la rue je t'aperçois. Je me précipite. Alors, tu poses tes deux mains sur ma poitrine avant de m'embrasser, tendrement, sur mes joues qui tremblèrent en cet instant inoubliable pour moi. C'est que, peut-être, ce jour-là, ton âme cherchait mon âme. Je t'aiderai à la trouver ... »*

Ouf, ça va mieux ! Écrire ! Ne pas garder tout cet amour sans l'exprimer, sans au moins l'exprimer hors de moi. Il était pression, il devient jus de fruit, pressé, comme moi. J'y retourne immédiatement, à ma lettre, pour mon inventée, pour celle à qui je n'ose dire combien je l'aime. Je l'aime tout ça ...

*« Je promets d'être un soupirant platonique, un amant immatériel, un galant impromptu, un prétendant mirobolant, un favori insatisfait, un amoureux inassouvi, un poète pas maudit, un petit ami avec un cœur si grand qu'aucune cage thoracique ne pourra le contenir, le rival de Don Juan, un Jules à son violon, douce prison, un branquignol au théâtre de Guignol, un tourtereau hardi roucoulant auprès de sa tourterelle Sarah : Fais-moi une place dans ton avenir, ma bien-aimée ... »*

- Hé, l'auteur, tu n'es pas fatigué de roucouler dans le vide ?
  - Pour ne pas couler, il faut parfois roucouler, ne jamais reculer ...
- Donc je continue :

*« Aujourd'hui, à mon réveil il fait soleil, c'est la quatrième fois que je me risque à t'écrire, et tu ne le sais pas. Une petite musique retentit, c'est la valse de Weber, c'est Sarah, elle m'a écrit quelques mots à mon oreille, j'en suis sûr. C'est beau comme un poème de Pernette. C'est pareil. Je me sens mal armé pour te répondre. Tu m'as dit : 'encore et toujours'. C'est l'hiver mais je vois déjà venir les beaux jours. Tu sais Esther-Sarah tu es princesse. Bientôt tu seras reine. Nos cœurs seront en liesse. Je n'aurai plus de peine. Je le sais. Ton rire. Je le sens Je le veux sur moi, avec moi. Esther, tu me régales avec plein de jolis sourires. Sur un parchemin invisible ils feront naître des mots jusque-là indicibles. Sarah, tu veux des poèmes, je le sais, je le sens. Vite, vite, que je les sème. Vite, vite, que je te les envoie. Vite, vite, que je te revoie, pour que tu sois sereine. Nous écouterons Bach. Le choral du Veilleur pour ma reine. Autour d'un joli lac, tous les deux nous irons courir. Voilà mes mots Esther-Sarah. Ils s'envolent. Tout là-haut. Ils caracolent ... »*

Apollinaire, pour Esther-Sarah, pour lui écrire un livre

## *Chapitre 29*



## Poème du Nouvel An

*« Esther-Sarah, ma douce amie, ma dame, j'attendais tes mots, ils sont arrivés, mon Dieu qu'ils sont beaux. Ta flèche à nouveau tu m'as décochée. Pour toi j' imagine. Puis c'est toi que j' imagine, ton visage peint par Vinci. C'est ainsi. Grâce à toi maintenant, je suis heureux comme cet Ulysse envié par le poète. Chaque jour est une fête. Sur tes mots les miens rebondissent. Avec toi je veux, bientôt, écouter le Chant du Veilleur. Dans tes yeux rieurs je peux tout rêver. Sans m'arrêter. Je navigue vers toi, Toi. Pour toi je veux chanter. Avec toi je veux tourner. Je t'entraînerai. Je serai guilleret. Tu seras Pemette. Tu m'offriras ton sourire, encore, toujours. Je te ferai rire et courir. Nous oublierons le temps. Après une course folle, au vent et au vol, je te déroberai, de fleurs je te couvrirai, dans mes bras je te prendrai. Je voudrais passer ma vie à t'écrire et sur ton cœur décrire tous les soubresauts de mon esprit. Sur le Magnificat mon âme te célébrera. Des dattes tu me donneras. Du thé brûlant nous boirons. Tous deux nous nous envolerons. »*

## Chapitre 30

### Indice pour le Chapitre 32 : J'irai à dame

*« Esther tu es ma belle dame. Toi Sarah, tu m'as pris dans tes bras. Tu m'as jeté un charme. Belle dame. Jolie femme. Douce flamme. Avec toi je voudrais voyager ... dans tous les sens. Toi ... Je voudrais te découvrir. Toi mon sixième sens, ma septième chance, je te perçois ... Toute toi. Tu me perces. Tu me berces. Femme invisible. Je te cherchais. Désormais j'ai ton sourire indicible. De toi émane la volupté. Je la goûte. Même pas du bout des lèvres. Tu m'envoûtes. Tes charmes j'ai besoin de les chanter. Sur une folle valse à toute volée tu m'invites à tourner. Alors du Weber pour les amoureux écoutons, voici que surgit L'Invitation à la danse ♪ ♪♪♪, écoute les violons, j'entends déjà la voix du violoncelle. »*

## Chapitre 31

## Aller chercher le cœur

« Que signifie : « Aller chercher le cœur » ? Prendre à cœur ? Pour la vie ? C'est une aventure, une expédition, une fiction ? Un roman à l'eau de rose. Toute autre chose ? Le cœur a raison ? Il a toujours raison. Mettons-le dans notre poche intérieure. Faisons résonner sa voix. Elle nous met sur une autre voie. Dis ? T'es où le bonheur ? Dans le livre de Dante ? Celui qui chante. Oui, mais d'abord il nous faut penser l'enfer, le refuser, le refouler, le bouter hors de nous. L'Autre, c'est l'enfer ou le paradis ? Jeune, l'homme s'adresse au cœur de la femme. Avec tendresse. Avec adresse ? Jeune est sa flamme. Il la supplie. Elle veut qu'il se lie. C'est son affaire. Il déchanté, il déjante. Arrive Lucifer. Il lui promet la gloire. Il est tenté. Qui croire ? Sa bienaimée. »

Aller chercher le cœur ? - demanda la jeune femme.

« Jeune fille, l'amour c'est d'abord un miroir, répondit la voix intérieure » (\*)

(\*) La potion d'amour numéro 9 a été précédée au Dix-Neuvième Siècle par la voix intérieure numéro 26. Pardonnez-nous nos accents hugoliens.

Écoutons Musset maintenant :

*« Mais son œil rencontra l'œil timide  
De la vierge tremblante, et le sien plus rapide  
Sembla comme une flèche aller chercher le cœur.  
Ce ne fut qu'un éclair. L'invisible étincelle  
Avait jailli de l'âme, et Dieu seul l'avait vu ! »*

## Chapitre 32

Devinette de la dame : Qui est-elle ?

Question à tous les champions couillons de l'amour. Petit indice supplémentaire : Il s'agit d'une invitation.

Les Violons sont déchaînés, exubérants, ils sont générosité. Une flûte sautille. Tout près. Elle pétille. L'oiseau est en en liberté.

Ah ! Le violoncelle. Au départ il nous convie. Libre à nous de danser. À l'arrivée c'est un second départ. T'as d'beaux yeux tu sais. Le violoncelle ? Il n'est pas triste. Comme la Belle il a sa piste de danse ... Mais ? Qui a invité l'autre à jouer avec la chance ? Qui nous le dira ? Un nouvel apôtre ?

- Lorsque sa belle s'éloigne le lion rugit gentiment. Il ne veut pas gâter leur chance. Il l'empoigne, la chance. À Sarah il dit doucement : belle Esther, ne refuse pas la deuxième danse. Tu sais on n'a pas toujours la chance de se rencontrer. C'est si rare, parfois si court. Allons voir de l'autre côté du miroir.
- On y va comment ?
- On y va doucement.
- On bannit la peur ?
- Oui.
- On fait comment ?
- On écoute son cœur. Il te dit ... N'aie pas peur ! Tu es libre comme l'oiseau, l'oiseau de feu, sur son strapontin.
- Un oiseau sur un strapontin ?
- Oui, c'est son siège auto-éjectable.
- Il me semble que tu me joues du pipeau ?
- Non, c'est l'oiseau. Il joue du fifre, en bois de sureau.
- Le loup n'est pas loin alors.
- Oui, il y a toujours un loup.
- Dans la forêt ou dans la bergerie ?
- Le domaine du loup, c'est la forêt. Il ne sort de la forêt et ne rentre dans la bergerie que lorsque la faim le tenaille ou lorsque la belle veut être naïve.
- C'est l'œuvre de la canaille ?
- Non, seul, le loup est un animal noble.
- Oui, mais en meute ?
- Alors diras-tu oui ? Avant de renoncer je veux continuer la danse, c'est notre chance, elle durera ce que dure les roses ou la pierre de jade, pas longtemps ou éternellement, le temps que tu voudras, dans tes bras, ce serait joie ineffable, je pourrais terminer ma fable, ce *6ème poème à la chance*, par un acrostiche, pas chiche ?

Alors, vous avez trouvé ? Qui est-elle ? Esther ou Sarah ?

Sarah, Kafka n'est plus là. Reste à mes côtés, là. Tu me souriras. Esther, Qu'y a-t-il de plus beau que des mots rassemblés rien que pour toi et moi ?

### *Chapitre 33*

## Les plus beaux reproches du monde

Un jour Sarah m'envoya un sms sibyllin ainsi libellé : « Vous m'avez manquée, vous m'avez manqué, vous me manquez ... » Manquée, manqué, manquez ? Manquer de respect ? Un triple jeu de mots ? Vous parlez d'une triple menace ? Si je lui avais répondu, voilà ce que je lui aurais écrit :

Bonjour mon Esther,

*« Je ne t'oublie pas, toi mon éther, pas du tout. Surtout pas toi. Tu m'inspires, plus qu'une idée, plus d'un poème, un carême, un livre, pour vivre, une Pâque juive, une amourette platonique, une idylle magique. Rassurée ? Toi mon amie fée ...*

*« Moralité : Il faut acquérir le sens de la désorientation. Je vais décoller dans une minute. Tu me dis que tu as froid. Si tu continues je vais finir par t'acheter un pull par minute. De quelle couleur ? Un multi-couleurs, à rayures, comme ceux inventés par Sonia Rykiel. Un pull antidouleur ? Un tout chaud. Un tout doux, tout beau, tout minou. Dis, dis-moi ... Toi ... Que parfois je gâte. Avec des dattes. Tu me récompenseras. Lorsque tu m'embrasseras. Je dois raccrocher. Cesser de te chanter. L'hôtesse, avec finesse, me fait les gros yeux ... Dis ... Toi ... Fais-moi les doux yeux ...*

*« Tout d'abord tu promets que tu n'as plus peur. La poésie est parfois outrancière C'est par elle que l'on vit pleinement. Puisque tu l'aimes, la poésie, cours librement, cours, sans la craindre, avec ma poésie en toi. Rien que pour sourire ... Rien que pour rire ... Rien que pour toi et moi.*

*« Tu sais ? Esther, Sarah. Désormais ... Où que tu sois ... Vers les cieux je regarde ... Là-haut je dessine, une constellation, la tienne. Dieu te garde. Tu sais ? Esther, Sarah, avant ... J'attendais le moment où ... Tu vois ... Tes yeux, tout à coup ils devenaient lumineux ... ils ne prenaient plus garde. Aujourd'hui, tu es ma ligne d'horizon, tu es trop belle dit l'enfant, tu m'as entrouvert ton cœur, à peine, c'est déjà tellement beaucoup, je me vois devenir ton trouvère. Tu sais ? Esther, Sarah. Cette valse seconde. Tu me l'offres ... Nous la danserons tous les deux. Toi et moi. Les yeux dans les yeux. Tu verras ... Comme une onde elle n'aura pas de fin ... Une valse minute. Weber ou Chopin. Chut :) Ce ne pouvait être que toi ... Et moi :) Tu sais ? Esther, Sarah. Chaque jour désormais ton sourire jaillit. Nous danserons jusqu'à plus mais. C'est notre souhait. À en perdre la boucle. Ton âme est mon souffle. Je sais que tu n'as plus peur. Je connais ton cœur. Avec le mien il va courir. Puisque c'est là ton désir. Tu sais ? Esther, Sarah. Tu es ma pastorale, cette rafale inattendue, espérée, mon septième sens perdu*

*retrouvé. Tournons, toi et moi, dans tous les autres sens. Je cours après ton rire. Je cours ... Avec une flamme ... Vite ! Un flambeau ! Ton sourire. Courons, courons à l'unisson. Un jour bientôt ... ce sera notre marathon. Alors mon Or ? C'est promis sans rire ? Tu n'auras plus peur. Car toujours je te chanterai amour. Tu auras le refuge de mon cœur. J'aurai ton sourire. Encore ... Je t'invite à danser. Tu m'invites à courir et ... allez ... Ce ne pouvait être que toi. Laisse-moi être ton autre moi. Bien sûr que tu tomberas dans mes bras. Nous chanterons notre joie. En toi elle demeurera, en moi elle demeure, merci Jésus, le temps d'une valse, le temps d'un marathon ou ... pourquoi pas ? À jamais. Je sais maintenant que tu le sais. À petits pas tu entres dans notre sarabande. Trop belle la chance :/)*

### *Chapitre 34*

Dis ? c'est où le septième Ciel ?

*« Je t'écris une dernière fois, poésie ou prose, fantaisie au nom de la rose, poème, le 7ème, parce que j'aime le chiffre 7ème, parce j'aime la 7ème, Beethoven ... Et parce qu'un cycle s'achève, joliment. Dis ? c'est où le septième Ciel ? Tu prends tout de suite à gauche, côté cœur, tu ne peux pas te tromper. Et tout au bout, il y a une maisonnette, avec une sonnette, mets ton oreillette, regarde dans la boîte aux lettres. Sur la boîte mail c'est écrit : Maison d'Esther »*

*Le temps de la noyade, déraison ...*

### *Chapitre 35*

L'Amour côté cuisine : Recette

Avec ses couleurs Fragonard aurait inventé le bonheur. Ne serait-ce pas plutôt Botticelli ? Je ne sais. Peut-être fut-ce le mérite d'Alexandre. Julie Andrews a chanté une mélodie euphorique, toujours plus haut les cœurs.

Personne ne songea à l'époque à lui jeter des tomates ou des artichauts, elle chantait si bien.

Voici maintenant une autre recette du bonheur. Pour préparer ce mets délicieux, faire appel à une cuisinière hors pair. Prénommez-la Marie ou Félicité ...

### Ingrédients

Deux têtes folles (Audrey Hepburn et son amoureux transi, moi-même enfant)

Un cœur d'artichaut

Un sourire

Des rires

De la beauté, le mystère, un ou plusieurs secrets de Polichinelle

Faire s'envoler le tout vers une destination inconnue, à la vapeur de nuage, en ballon rouge ou en parapluie puis mettre à dorer au doux soleil.

## *Chapitre 36*

### La partie de cartes

À Bourges, à l'occasion du dernier nouvel an, la bouche en cœur, j'avais pris une résolution, jouer mon cœur aux cartes. Aussitôt prise je l'avais oubliée ma résolution. Ma résolution ! Tiens, ça me rappelle une chanson. Ma résolution n'était pas une déclaration. Plutôt que de me faire tirer les cartes par une diseuse de fiction à la diction étudiée, je commençai par une réussite, j'associé un nouveau prénom à chaque reine du jeu. La dame de pique ? Amal, tout simplement parce qu'elle est brune, si brune. La dame de Carreau ? La femme qui voulait ressembler à Marilyn ? Oui mais il me faudrait aller chercher son cœur, à nouveau, saurait-elle me crier, même en silence, sa tendresse ? Je garde son prénom secret. La dame de trèfle à quatre feuilles, Audrey Hepburn. La dame de cœur ? Esther-Sarah, bien sûr. Ilham, cinquième élément féminin, adorable, inspiratrice, viendra perturber mon quatuor et le transformer en quintette. J'annonce une quinte ! Pourquoi, tu vas tousser ?

Je regardai dans son corsage pour savoir si une carte n'y avait point été dissimulée. Je la trouvai, m'en emparai. J'annonçai : « dix-de-cœur ! »

- Quelle est la probabilité de tirer un cœur ?
- Elle est d'un quart dans un jeu de trente-deux cartes.
- Et dans la vie ?
- Quelle vie ?
- Dans la vraie !
- Eh bien, elle est en théorie assez élevée, voire plus élevée que dans le cas d'un jeu de carte.
- La vie est-elle un jeu ?
- Toute vie est enjeu.
- Je ne sais, mais elle est toujours en jeu, elle serait notre bien le plus précieux.
- Et l'amour ? Est-ce un bien plus précieux que la vie ?
- Cela dépend pour qui. Du point de vue de Jésus, il y a fort à parier que oui.
- Tu as raison, il vaut mieux avoir un cœur d'artichaut que pas de cœur du tout.

Hé ! L'auteur ! Ton histoire, c'est une péroraison sur quoi finalement ? Sur le cœur, sur l'amour, sur la beauté, sur le mystère ?

- Chaque regard est un mystère.
- Dieu ?
- Non, Dieu est immanent, ce n'est pas un mystère.
- Mais alors ? Serait-ce la femme ?
- Je ne suis pas loin de le penser.

## *Chapitre 37*

### Le Tribunal Expéditif

- Accusé, levez-vous !
- De quoi m'accuse-t-on ? D'être un étranger comme le héros de Camus simplement parce que mon sixième prénom est Albert ? Mon père m'interpellait souvent en me demandant : « ça va Albert ? ». Suis-je coupable d'avoir un cœur d'artichaut ? ou un cœur tout court, d'aimer la femme de mes vies parallèles ? de les aimer toutes ? Vous voulez me faire un procès à la kafkaya ? Sur tout cela je me suis déjà expliqué.
- Accusé, c'est moi qui pose les questions ! - répliqua le juge. Vous êtes accusé d'avoir nié le mystère sacré et de l'avoir réduit à la femme ! Rendez-vous compte, vous réduisez *Le Mystère* à un être, souvent doté

de la beauté du diable, et à qui notre Sainte Mère L'Église n'a reconnu une âme que tardivement. Il a fallu attendre la Renaissance, et encore, pour que cet état d'âme soit confirmé. Accusé, qu'avez-vous à répondre ?

L'accusé ne répondit pas. Il resta coi. Il est des accusations auxquelles il ne faut pas répondre même en présence de son avocat.

### *Chapitre 38*

Mes amours, emmenez-moi au bout de la Terre ...

Mes amours sont plutôt électriques, à prises multiples, turbulentes, amusantes. Elles me secouent le dedans. J'ai l'impression de vivre, un peu, beaucoup. Depuis longtemps j'écris, pour elles, une poésie chaque jour, ma nouvelle héroïne jamais ne me lasse. Elle n'est pas cette femme qui va cahin-caha dans l'espace borné. Une autre femme fait son retour. A-t-elle reçu un message ? ... mon silence, après ses caprices. Une autre hésite à nouveau. Moi je me dis que c'est incroyable d'être amoureux, d'accepter tous les soubresauts, y'a d'la joie, des plaisirs, sentir l'écume se retirer sous les pieds, petit bonheur qui chatouille. Voilà je cesse mes accommodages de peu. Je vais lire un peu. J'aimerais écrire beaucoup. Je suis en manque. Tu me manques ... En ce moment je t'imagine. T'es une jolie copine. Voilà, Toi ... Ecris-moi ... Aussi souvent que tu le peux. Moi...

### *Chapitre 39*

Comment réaliser mon rêve le plus fou ?

Les fables nous content rarement fleurette. Moralité oblige. Cela tient à la lurette et à la vertu de notre histoire. Qui n'a pas aimé louer le jupon blanc de Jeanneton, ne serait-ce qu'un moment, comme ce plaisir d'amour qui nourrit les regrets de toute une vie ? Le fait est avéré, les hommes aiment le jupon, à la faucille répond



le marteau, c'est le communisme des cœurs et des corps. Certains jupons s'y prêtent de bon cœur, effeuillons l'artichaut. C'est leur nature, textile, végétale.

Les fables préconisent la probité candide de Booz. Quant à la mission de Ruth, elles n'en disent mot. Au milieu de toute cette confusion, il se trouve des cœurs fidèles ou des cœurs fidélisés par des programmes marketing, - que Manou soit remerciée (pas pour la confusion ou les programmes marketing mais pour les battements et la générosité de son cœur.) Et c'est ce cœur, cette âme que j'ai rencontrée lorsque je croisai le chemin, puis enfin le regard d'Esther-Sarah. Je remercie aussi Jéhovah, Jésus, Allah, Ganesha, Vishnou.

Les fables fournissent donc maints exemples. Parfois je suis ce rongeur de lien numérique étourdi qui jaillit un jour auprès d'une lionne jolie Rue des Ravioli à Paris. Parfois je suis ce poisson aux mille et trois couleurs, j'aime d'un amour tendre, moi, dans l'eau, j'aime mon bel oiseau, là-haut.

« Ma lionne,

Puisque tu as aimé danser sur les premières roses de ma prose, je vide mon verre. Après cette pause je vais t'écrire derechef. Tu liras, peut-être te révélera-t-elle beaucoup de choses. Elle ne te dira pas tout. Chut ... C'est un autre mystère... La Substitution.

Lorsque je lis tes mots ils répondent à mes mots. Alors sans tarder, avant la nuitée, mes doigts s'impatientent, ton sourire me tente, ton prénom est généreux, je voudrais tant que tu me sois destinée, déjà nous avons pris rendez-vous, c'est écrit dans nos agendas, au jour de nos prochaines vies, station Petit-Château dans l'espace abonné à l'amour qui nous est réservé. Toi ... mon Inspiration, laisse-moi te dessiner, ma gazelle, je te regarde en boucles. Allons bon ... Pour de bon ... Je vais être ton prince ? Je veux te porter dans une belle province, tu sais ... Là où tu renaîtras ... Là où enfin tu m'aimeras. De Brahms nous écouterons le sextuor ... ♪ À cordes ♪ ... Alors ... De ton prince tu seras amoureuse. Ta vie sera plus lumineuse. Partons pour *La Poésie* ... C'est Uranie qui me l'a dit. Du sextuor nous choisirons l'andante pour que tu me chantes à ton tour l'amour, ton amour par l'imagination, sans agitation, par une belle matinée. Pour toi je deviendrai roi, moi qui jusqu'ici n'étais que le fou de la reine. À ton côté je viendrais courir et vivre. Tu es déjà un livre et tu sais pourquoi ... Tu sais Esther-Sarah ? Tu es flamme. Sur mon bateau ivre je t'invite à me poursuivre. Dans notre conte, grâce à tes mots à Toi, tu es trésor, tu es princesse, tu dors, tu es le désir de mes doigts, tout à coup plus rien ne compte. Il me faut écrire. Il me faut te décrire. C'est ainsi ... Alors

follement je peux t'aimer. Écrire une suite. Tout de suite. C'est l'été. Même si tu es loin. De toi je prends soin. Tu es trésor ... Et Trésor toujours entre mes doigts tu es mon or. Une guivre te gardera. Conte de fée je te ferai tu le sais. La vie parfois elle est déchirure. Vite, vite, vers toi l'écriture. De joie et d'envie mon âme tremble, tu es pour moi il me semble douce folie. Allons ... pour de bon, de tes mots, à nouveau, caresse-moi, berce-moi. Oui ... si tu les sèmes je t'aime. Jamais tu ne seras prisonnière. Tu seras ma Gazelle, celle qui aime ma poésie par courriel. Nous ferons ripaille d'amour. Tous les deux, toujours nous serons, maintenant. Il était temps que tous les deux on se rencontre. Nous aimerons courir. Contre la montre, contre le temps. Tu es ma lionne, ma championne de tir à l'arc, tes flèches tu me décoches. Tu me donnes plaisir, je te découvre, je dévore ton corps. Notre histoire d'amour, ce sera notre marathon à nous. Nous irons jusqu'au bout. C'est pour ça que nous sommes nés. Pour nous rencontrer. Pour courir. L'un après l'autre. Sans discourir. Ton apôtre je serai. Silencieux. Amoureux plus qu'un petit peu, un petit jeu. C'est notre secret. Te contempler me suffira. Tu ne seras que beauté. Allez mon Esther. Pour toi j'écrirai. Rares seront les moments. À nous de les vivre. Esther, Sarah, tu as gagné. Pour moi dis-tu. Comme c'est joliment dit. Mais le sais-tu ? Pour toi moi j'ai prié. Toute la nuit. Je savais que tu allais réussir, que tu allais jaillir, toi ma gazelle, ma douce tourterelle. Tu as gagné toi pour moi. Pour mes poèmes. Pour mes ' je t'aime '. Et tu ne veux pas, qu'après un tel aveu je ne sois pas amoureux de qui tu es ? Toi mon feu follet. Ma jolie Sarah, ma flamme. Voilà c'est fait. Tu l'as fait. Tu me l'as dit, me l'as avoué dis-tu ? »

## *Chapitre 40*

### Lettre télétransmise

Bonsoir Toi. Parce que c'est Toi je persiste. Parce que tu es née j'ai compris que le Paradis est ici, maintenant. Je m'amuse avec ma muse. Je te taquine. Toi ma coquine. Quand tu psychotes, je te chuchote, je t'ose, je te tricote ... Un pull ... Gros comme une bulle. Alors tu t'envoles. Et on rigole. J'aime tant ton rire. Je le respire. Et hip ... Et hop ... Je galope. Tu peux me faire virevolter. Mais j'irai toujours tout droit. Tout droit vers Toi ... C'est plus facile à deux. C'est mieux quand on est deux. C'est plus drôle tous les deux.

Elle était arrivée vers 22 heures. J'aimais le bruit de la sonnette, elle le provoquait, elle me narguait. Allait-elle me provoquer moi aussi ? je n'attendais que cette occasion pour lui voler un baiser. Lectrice, as-tu noté le nombre d'occasions ratées dans ma quête d'un premier baiser ? On dirait Cyrano qui n'a pas d'autre moyen pour réaliser son rêve que de souffler ses mots à un autre. Du bout des lèvres. À fond dans le cœur. Cœur ciblé, cœur percé, bientôt enlevé, sur la pointe des doigts. Je lui ai raconté mon histoire, à Esther-Sarah, je ne peux pas dire *notre* histoire. Celle que j'aurais pu écrire pour elle, sur son corps, sur ses gestes, sur sa féminité, aux autres cachée, à moi dévoilée. Une histoire ancienne, vieille comme le monde, ce monde inventé par moi, pour toi, avec toi.

Le ciel n'est plus gris. J'ai quitté Paris. Je suis à Hong Kong.

Depuis Hong Kong je vous imagine. J'aime jouer au pingpong avec vous. Depuis Paris je ne puis prendre le pari. Mais je vous propose, j'ose l'imparfait. Bientôt nous nous retrouverons. Nous irons là-haut, là où règne le jeu du hasard. Et là, tous deux, nous croiserons nos regards. Comme nous le faisons, par moments, des moments délicieux. Goûtons, ma mie, le pari, le jeu, comme cet homme qui avait été amoureux ... le temps d'un été ... Vous voyez maintenant j'ose le plus-que-parfait. Il est vrai que c'est mon temps préféré. Comme l'été. Comme le printemps qui vient maintenant. À votre retour il vous accueillera. Et moi aussi je ferai le détour. Qui le croira ? Vous ?

## *Chapitre 41*

Discours pas toujours très clair entre deux intellectuels, lui et elle, sur le thème de l'amour platonique

- La véritable amour est-elle platonique ?
- Pas toujours.
- Ah bon ?
- Oui, tu n'as qu'à te référer à l'amour courtois, celui des troubadours, des trouvères, des jongleurs de mots.
- Mais le chevalier aimait sa dame d'un pur amour ?
- Pur ? Pur, bien sûr, comme la dame aux camélias aimait son amant désarmé Armand.
- À part Lancelot et ses pareils, qui ont fauté, globalement, amour se résumait à des mots et à *des arpegges descendus sous un chêne* par

un chanteur désabusé, gardien de prison à ses heures. Des bouchons de liège pouvaient sauter.

- Je vois que tu connais la musique et la puissance des mots...
- Je suis d'accord qu'il faille mettre des limites, définir des frontières, mais en matière d'amour, c'est plus compliqué qu'il n'y paraît. Comment renoncer quand le cœur se serre et la gorge plus encore ?
- Que proposes-tu ?
- Je suggère que nous revenions à Plutarque et à son *Erotikos*.
- D'accord, d'accord, après je retourne au drugstore.
- Ah ! bon ? Tu es attendu ?
- Oui, je veux effacer certaines limites que ma belle m'impose.
- Alors, commençons sans tarder.  
On demande à Plutarque : « L'amour est-il un dieu ? »
- Et ?
- Il répond « *Oui puisque l'amour est éternel* » et il ajoute : « *Le dieu Amour n'est pas n'importe qui* »
- Et l'amour platonique ?
- C'est plus subtil ... « *Car l'amour sans Aphrodite, c'est l'ivresse sans le vin* »
- Il me semble qu'en matière d'amour tu n'as pas besoin de vin pour connaître l'ivresse.
- C'est vrai pour tout l'amour que je porte à Esther-Sarah. Mais, il y a des jours, il y a des nuits où l'ivresse ne me suffit pas, dans les bras de Sarah je voudrais l'extase.
- Offre-lui un sacrifice ...
- C'est ce que je fais en lui taisant mon amour. « *Souffrir pour elle n'est pas souffrir* », a dit Saint Julien.
- Tu es heureux ?
- Oui, chaque fois que nous passons des petits moments en douce, comme le conseillent Saint Jean et Saint Jacques. Ou alors quand je lui écris, elle ne s'en doute pas. Je ne le lui ai jamais avoué. J'écris et hop ! Qui surgit ? Esther ! Le petit oiseau de ma flamme. C'est un petit oiseau de toutes les couleurs. Je sais que je ne l'attraperai pas mon oiseau. Je ne peux que lui envoyer quelques fleurs. Il vient virevolter. Devant mon nez. Avec elle j'aimerais me trouver nez à nez. Pour lui voler un baiser. Elle me pique comme un moustique. Mais sa musique n'est pas celle du moustique. Elle n'est pas hystérique. Par exemple, ce matin exu-béant, sa voix résonne à mon oreille. Ce matin elle me réveille. En même temps que le Soleil. C'est pareil ...
- Garde ta flamme !

# *Le temps pas encore retrouvé*

## *Chapitre 42*

### Remake

En 2001, avant de le faire tourner, j'avais fait précéder *Le Carrousel de Ludovic* par le texte qui va suivre. Il me plaît, parfois de tourner en rond, de taper autour du buisson ardent, de revenir, à ma première amour, la poésie. Aussi, dans ce livre, qui n'est pas un livre de poésie, pour conclure, je fais à nouveau appel à la profondeur incroyable du même poète, Baudelaire. Au tribunal, l'accusation portait sur la nature du mystère et sur sa représentation. Au Moyen Âge on jouait beaucoup du mystère, on le mettait en scène. À son tour, en peu de mots seulement, comme le ferait, en quelques traits, un archer féminin ou un peintre, le poète résume ce mystère insondable :

*« C'est cet admirable, cet immortel instinct du beau qui nous fait considérer la Terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une correspondance du Ciel. La soif insatiable de tout ce qui est au-delà, et que révèle la vie, est la preuve la plus vivante de notre immortalité. »*

*C'est à la fois par la poésie et à travers la poésie, par et à travers la musique que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau, et quand un poème exquis amène les larmes au bord des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance, elles sont bien plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur cette Terre même, d'un paradis révélé. »*

Charles Baudelaire

## *Chapitre 43*

### Les mots de la fin

Femme est belle. Corps et âme. Quitte à être condamné une fois encore au Tribunal des bien-pensants, je maintiens que la femme est notre plus beau mystère. Elle inspire les plus beaux parfums. 'Esther, je te désire en Samsara'. C'est elle qui nous donne la faim et la soif d'aimer. Ça n'est pas un hasard si la

Vierge s'élève vers les cieux. Je ne veux accepter que ce dogme révélé. Épicurien ? Stoïcien ? Pour survivre l'amour est ma seule assumption. Homme en quête, enquête d'un amoureux, amoureux d'Esther-Sarah, ma sarabande éternelle ne cesse, à la fois noble et grave, à trois temps, comme une valse, ou populaire, vive et lascive, *comme dans un très vieux rock'n'roll*. Je cesse là mon bavardage.

- Dis, dis, l'auteur, qu'y a-t-il de plus beau qu'un cœur d'artichaut ?
- Deux cœurs d'artichaut qui s'aiment.

J'ai voulu ce livre pour Esther-Sarah. Je l'ai conçu en rêvant d'Esther-Sarah, dans une prochaine vie je l'épouserai, et c'est en lisant la phrase ci-après de Chardonne que m'est venue l'idée d'essayer de rendre hommage à la femme, cet être magnifique qui apporte aux hommes, sagesse et amours exquis, qualités millénaires. Pour ce faire, il me fallait observer un cœur d'artichaut, le découvrir. Écoutons Chardonne :

« Les femmes rachètent la sottise de quelques penseurs, parce qu'elles demeurent plus près des sources de vie d'où provient toute vérité. Je vous assure que l'humanité perdra un grand trésor de sagesse, quand les femmes deviendront des hommes et qu'elles ne sauront plus aimer. »

## *Chapitre 44*

### L'Adoration

En matière d'adoration, les scènes bibliques pullulent. Ce sont là des adorations sacrées. Par contre, dans le métro, à Paris, le type de scènes auxquelles les usagers sont confrontés est plutôt d'ordre public, elles suscitent rarement l'admiration du genre humain, encore moins l'adoration. Bref, pour vous parler de mon adoration à moi, adoration profane, certes, mais non moins profonde, je vais l'opposer à une scène du genre métropolitain.

Cette scène jaillit brutalement dès après une conversation par sms que j'eus avec Esther, un petit dialogue inoubliable initié par Sarah, et que je commence par reproduire avant la cacophonie ferroviaire :

- Magnifique !! Il y a un Bon Dieu quand même !! Bises ...

- Dieu nous aime et il a entendu mes prières ... Et avec Vous, depuis toujours ça n'a été que le bonheur, le bonheur quasi-muet.
- Merci vous êtes adorable !!!

Esther a écrit : *vous êtes adorable*, avec trois points d'exclamation !!!  
 J'avais envie de lui crier : *je vous adore* !!!

J'en étais là de mes pensées attendries sur ma belle, et, soyons honnête, sur moi-même également, lorsque firent irruption dans le wagon deux commères, une blonde très animée, - et ce, pour rester très poli -, laquelle blonde était affublée d'une commère brune sensiblement plus avancée en âge mais guère plus en sagesse ou en discrétion. Il était impossible de ne pas les remarquer. Ni l'une ni l'autre n'arboraient un chapeau. En eussent-elles porter que je suis sûr qu'aucune cerise ne serait venue les décorer. Pourtant des queues de cerises conservées et infusées leur auraient fait le plus grand bien, mais passons... Me rappelant mes joyeuses commères du train à grande vitesse, jeunes et belles, conduites par mon Esther-Sarah, par désir d'antinomie je les baptisai immédiatement, sans hésiter, et sans autre forme de procès '*Les tristes commères du métro ralenti*'. Par chance, la blonde, forte de son état, pour lequel elle eût mérité un bon point, la poitrine un peu basse, comme Obélix, s'évapora entre deux stations, peut-être pour rejoindre Pré-au-Lard. La brune, n'écoutant plus alors que son instinct numérique, empoigna son téléphone, visiblement plus intelligent qu'elle, et se lança dans une diatribe encore plus véhémement que les échanges qu'elle venait d'avoir avec la blonde évaporée. Je décidai d'ignorer cette logorrhée et de me concentrer à nouveau sur le sms d'Esther dont la lecture resta pour moi enivrante et tout aussi revigorante que la musique de Bach, en l'occurrence non écoutable, tant la dame brune faisait tapage.

Je me dis que si Georges Moustaki avait rencontré cette dame antidote, transformée en remède contre l'amour des cœurs d'artichaut et de tout autre cœur, il n'aurait jamais *inventé une chanson au clair de lune* pour sa longue dame brune, *cette chanson d'amour pour elle et lui*. Dieu m'en préserve également. J'ai eu la chance d'adorer une dame aux cheveux châtain foncé bien avant de croiser sur mon chemin le contraire de la féminité, son opposée en quelque sorte. Comme je l'annonçai au début de ce chapitre exemplaire, mon adoration pour Esther-Sarah s'en trouva considérablement augmentée.

## Chapitre 45

### Être son héros

Elle est divine Je la voudrais humaine.

Je relisais "*Les Vies parallèles*" de Plutarque. De nobles sentiments, et de moins nobles appétits, firent alors de moi, dans ma tête, le héros d'Esther. Ma décision était prise. Je serai son protecteur, son Alexandre. Tous ces alexandrins que j'avais écrits pour elle, que je n'avais jamais osé lui envoyer, toute cette poésie cachée par ce vers amoureux de l'étoile Sarah que j'étais devenu, - le vers, pas l'étoile -, ne me suffisaient plus. Aussitôt après avoir rêvé ce plan de cinéma, j'organisai son traveling. Vite mon *iPhoneAmoureux*. Un click et "*Mes Notes*" apparurent. La feuille offerte était blanche. J'allais la couvrir de mots. Ces mots seraient mon plan d'action, pas un plan de bataille, le héros que je voulais devenir n'était pas un guerrier au sens antique du terme mais un troubadour qui avait perdu sa voix et trouvé sa voie pour aimer Esther-Sarah. Point de ruse, je n'étais pas Ulysse, si ce n'est que je voulais faire un beau voyage, comme lui. Enfin je pourrais être heureux.

Tout plan d'action commence par un dialogue avec soi-même :

- Je vais affronter le danger en héros ...
- Quel danger ?
- Celui de ne pas parvenir à l'aimer.
- Et elle, ta jolie Sarah, est-ce qu'elle t'aimera ?
- Dieu seul le sait.
- Tu vas confronter des cultures ?
- Bien sûr !
- Tout est culture, entre les peuples, entre les êtres.
- Que vas-tu lire et relire ?
- L'Illiade, L'Odyssée, Le Roi David ...
- Je me dois de t'avertir, tu cours un autre risque.
- Lequel ? Parle !
- Celui de perdre l'équilibre.
- Je veux le perdre, le retrouver, caché derrière l'amour, ce grand rideau bleu, cette étendue de ciel.
- Le héros est souvent un demi-dieu. C'est là le vrai danger.



- Je prends note au passage. Toute droite est une sinusoïde. Tout dépend de l'écart que fait le type.
- Tu prends en passant ?
- Oui.
- Joueur d'échecs ?
- J'ai toujours été maté au jeu de dames. Cette fois-ci je serai pat. Au fait, tout héros a besoin d'un acolyte.
- Un Milou ?
- Exactement.
- À quoi te servira-t-il ?
- Comme indiqué dans le manuel du parfait duo acolyte-héros, l'acolyte permet au héros de sonder son âme.
- Et si l'acolyte est alcoolique ?
- Je prends pour acolyte Milou, pas le capitaine Paddock.
- Milou ne crache pas sur un bon scotch ...
- Chez lui, ce n'est pas une habitude. L'épisode bien connu auquel tu fais allusion fut *épisodique* 😊

## *Chapitre 46*

### Épilogue à rallonge (\*)

Et

### Dialogue avec moi-même (\*\*)

*« Le langage, la littérature, la médecine et même l'amour proviennent tous de la capacité de nos ancêtres à tuer le lièvre à distance »*

William H. Calvin

(\*) L'expression adverbiale « à rallonge » signifie ici que l'auteur n'en a pas eu assez, qu'il n'a pas eu son compte, le compte n'est pas bon, pas encore soldé pour ce soldat de l'amour, le temps n'est pas encore retrouvé, les chiffres derrière la virgule continuent leur développement, de mal en pis. Je voudrais être content à l'infini. Que celui ou celle qui en aurait assez interrompe ici sa lecture. Ce n'est pas un radioguidage lassant. Ma voix n'est pas numérisée, mes mots seulement le sont.

(\*\*) Ce dialogue ne sera pas sans rappeler celui que Milou a avec lui-même lors d'une scène mémorable, d'où sa réminiscence ici. En bref, l'ange de Milou affronte le démon de Milou alors que Milou est sous

l'emprise de l'alcool et d'un terrible dilemme. Encore de l'alcool ou arrêt brutal sur image afin d'être sage et pouvoir ainsi être le digne acolyte de Tintin ? Dans le cas de notre auteur, il voyage le plus souvent en altitude et en permanence sous l'emprise de l'amour. Il est plutôt sujet au démon de minuit. Heureusement pour lui, vers cette heure tardive, parfois un ange passe. On le reconnaît aisément, grâce à la description qu'en a fait Victor Hugo dans *La Légende des Siècles*, ce quelque chose de bleu qui paraissait une aile ...

J'aime le langage, et plus encore la littérature, l'amour est médecin, j'aime la fable, tuer le lièvre qui est en moi, me transformer en tortue, l'âne d'Apulée n'y trouvera rien à redire.

L'automne arrive. C'est l'automne de ma vie. Ma vie est une embellie que m'a offert l'amour. Ce fut le premier jour, le premier instant. Sarah m'apparut. Dans toute sa beauté. Ses longs cheveux. Son indicible sourire. Vingt ans après, je voudrais faire du bonheur, avant qu'il ne soit trop tard, être son Alexandre. Du mas dans lequel je me suis mis à l'abri pour achever mon histoire, pour achever de rire de moi-même, c'est le sourire d'Esther qui constitue mon véritable refuge.

Donc voici l'ultime dialogue de l'auteur avec lui-même : (\*\*\*)

(\*\*\*) Lecteur, lectrice, qu'un décalogue monologue te soit épargné. Amen.

- Eh ! oui, je l'aime. J'attends, avec impatience ou patience, cela dépend des jours, de leur écume, des cartes et de leurs dessous, j'attends nos prochaines vies. Je lui demanderai sa main. Si elle me laisse glisser mes doigts entre les siens, je pourrai l'épouser.
  - Tu veux dire que Tintin va se marier ?
  - Oui, dans un prochain épisode.
  - Mais comment fera-t-il pour concilier son attachement à l'Humanité avec sa vie d'époux ? Avec ce qui a toujours fait de lui un être débordant d'enthousiasme discret, un homme de foi sans catéchisme et débordé, aurait-il le temps de s'occuper de ses enfants ?
    - Il sera pasteur. À ses quatre fils il répétera : « Aimons ! »
    - Quatre fils ? Encore un univers sans femmes ?
    - Mais non, il y aura une femme extraordinaire, Sarah, elle vaudra au moins sept hommes, mercenaires ou pas.
    - Et Milou dans tout ça ?

- Il sera mon témoin avec le Capitaine, Tournesol, Dupond et Dupont. J'inviterai même Séraphin Lampion.
- Tu te prends pour Tintin ?
- Non, même pas pour Apollinaire.
- Et qui approuvera le choix d'Esther ce jour-là ?
- Son âme et ses deux amies commères qui l'accompagnaient dans le train à grande vitesse.
- Ses acolytes à elle en quelque sorte ?
- En quelque sorte.
- Mais pourquoi l'épouser ?
- J'écoute les conseils de Plutarque : « *D'ailleurs nous ne refusons pas de participer au chœur de l'amour conjugal* »
- Ma Sarah ne sera jamais une *furie*, au sens où les Grecs l'entendaient lorsqu'ils se réfèrent aux épouses acariâtres. Encore moins une Sémiramis, pauvre Ninus. Il eût mieux fait de devenir la proie des flammes plutôt que la proie des femmes. Mon Esther, elle, c'est un diamant.
- Et si elle te demande ce qu'est l'amour ?
- Je répondrai comme Parménide : « *L'Amour est le premier né d'Aphrodite* » ou en citant Empédocle : « *L'Amour c'est l'amitié que voit l'esprit* »
- L'amitié que voit l'esprit ou qui voit l'esprit ?
- Ton esprit à toi ne manque pas de sel en tout cas.
- Oui, mais ce n'est pas un esprit de sel.
- Je sais, ton humour n'est pas corrosif. Mais en ce moment je ne peux
- m'empêcher de penser à ma Sarah. Lascif. Malgré moi.
- Pardonne-moi, je vais peut-être calmer ton ardeur. Et si ton Esther était simplement une statue antique dont tu serais amoureux, née de ton imagination enflammée, et sculptée par Pygmalion...
- Cela ferait scandale ...
- Elle serait la nouvelle Galatée ...
- Ma Galatée.
- Tu serais gâté ...
- Oui. Et j'implorerais aussitôt Aphrodite pour qu'elle donnât vie à ma Sarah.
- Longue vie aux amoureux ! Et si elle se retourne vers son passé de pierre ?
- Elle ne se retournera pas. Pour comprendre ce qu'est le véritable amour, tu devrais lire *Le Cantique des Cantiques*. À moi, c'est Manou qui me l'a conseillé. Souvent je le relis.
- Mais d'un si grand amour ne te sentirais-tu pas prisonnier ?

- Les Hébreux l'ont été, en Égypte, puis à Babylone, mais, à chaque fois ils s'en sont sortis. C'est d'ailleurs à Babylone qu'ils ont écrit *Le Cantique*, et c'est dans *Le Cantique* que Le Paradis est mentionné la première fois...
- On ira tous au Paradis. Même moi ?
- Pourquoi pas ? C'est ta décision. Le bonheur est une décision. Aussi je m'en vais. Je m'en vais de ce pas agile trouver le bonheur sur Terre au pays de l'amour, au pays des merveilles. *Il en faut vraiment peu, très peu pour être heureux* : quelques gouttes de cet élixir des passions.

## *Chapitre 47*

### Bouquet final

Plusieurs fois la mort l'appela. Jamais il ne répondit. Il ne se retourna pas. Il ne fut pas fauché. Lucifer pouvait bien s'agiter. Lui, il était riche de tous ces visages de femmes qu'il avait croisés depuis son enfance, aimés adolescent, adorés. Non, non, ils ne s'étaient pas évanouis. Ils ne s'étaient pas évaporés. Aujourd'hui, au contraire, ils défilaient. À nouveau, éloignés. Mais l'un de ces visages devint exclusif, il dominait, accaparait. Esther-Sarah lui souriait. Elle lui tendait les bras. Elle portait une robe, légère, si légère qu'à chaque instant elle volait, virevoltait, il n'en finirait jamais de l'adorer. Son sourire était vraiment celui d'un ange féminin à ravir, à faire pâlir tous les marquis de Sardou. Ils allaient se marier. Elle porterait son béret, lui un chapeau, un panama ou un trilby. Ou alors un jour son cœur las tomberait, comme une fleur, sur une pensée paradoxale, celle de Merleau-Ponty :

*« Ma naissance et ma mort ne peuvent être pour moi des objets de pensée. Installé dans la vie j'ai une sorte d'ubiquité et d'éternité de principe, je me sens voué à un flux de vie inépuisable dont je ne puis penser ni le commencement ni la fin, puisque c'est encore moi vivant qui les pense, et qu'ainsi ma vie se précède et se survit toujours. »*

Mais à ce moment, son cœur, sagement, avait décidé de continuer à battre et à effeuiller la vie et les artichauts, encore et toujours. Jusqu'à ce que mort s'en suive ? En cachette, il aurait toujours la soupape de son sourire, la sonorité limpide de sa voix, la sensation inouïe que lui procurerait le moindre de ses baisers.

## Chapitre 48

### Dénouement, Une simple histoire ?

Lecteur, lectrice, tu es bientôt arrivé au pied du débarcadère de ce long fleuve sinueux qu'est le cheminement amoureux. Il se situe quelque part dans une île perdue entre Madère et les Açores, au milieu de l'Océan Atlantique. Cet endroit est le pendant des Bermudes, où l'Atlantide a disparu, engloutie. Mon amour pour Sarah restera secret, mystérieux. Mais mon cœur, pour survivre, ne peut rester sans aimer la beauté, le charme, la douceur d'une femme rencontrée alors que je désespérais de pouvoir à jamais avouer dans mes écrits ma passion pour Esther. À toute histoire il faut une chute. Je ne choisirai pas une fin du type de celle évoquée par Camus, ou celle de Lucifer expulsé en plein hiver du Paradis. Je me jetterai simplement depuis un embarcadère perdu au milieu des eaux, espérant être sauvé comme Moïse le fut. J'ai donc rencontré Ilham, dans un avion bleu de ciel. Comme le temps du muguet, dès que je la vis, mon inspiration est revenue, intacte. C'est incroyable, non ?

Cette femme unique, - ne le sont-elles pas toutes, uniques ? vais-je pouvoir l'aimer, autrement que dans mes poèmes, autrement que dans mes livres ? *Qui saura ? Qui saura ?*

Pour le moment, lis cette simple histoire qui termine ma récitation, qui achève ma méditation. Voici Ilham, nouvelle Amal ...

### *ILHAM*

Sur la plus haute branche d'un pêcher, l'oiseau, le rossignol de Cupidon, chante un hymne à l'amour : *Dieu réunit ceux qui s'aiment ...*

Est-ce Dieu qui veut l'amour entre deux êtres ?

Enfant, j'avais lu, avec avidité, *Vol 714 pour Sydney*. Adolescent je l'avais relu. Et ne voilà-t-il pas qu'hier encore je reprenais l'album. Tintin se rendait en Australie avec le Capitaine Haddock, lequel se débattait avec un sparadrap. Il est vrai que ce sparadrap, secondé par un bon scotch n'empêche pas un avion de décoller. Mais il n'y avait pas d'alcool à bord, enfin, l'histoire ne le dit pas. Seul le Capitaine Haddock ne décolère pas face à ce truc qui lui colle à la peau des doigts et n'a pas la douceur d'un pull de Sonia Rykiel. On connaît la scène. Eh ! bien, ce jour-là, je m'embarquai quant à moi à bord du *Vol 406 pour Melbourne*.

Je la vis. Ses yeux me fusillèrent. Ils étaient noirs, noirs comme le jais ou comme la plume du geai. Je levai les miens vers Dieu. L'aile du geai a des reflets bleus. Je survécus et lui écrivis un poème. Ou bien c'est parce que j'eus le réflexe de composer, pour elle, une poésie, que je pus éviter la noyade. Survivre. Un poème réduit la pression à l'intérieur de la cocotte-minute où mon cœur, mon âme et mon esprit cohabitent. La nature humaine, parfois inhumaine, est ainsi faite. Elle oblige la passion la plus pure à vivre avec le désir. Elle oblige l'esprit le plus clair à s'entendre avec une âme tourmentée. Mais, grâce à Dieu, le poème qui jaillit de mes mains affolées, ce poème me fut salutaire. Ce petit écrit numérique de seize vers fut tout bonnement transformé en une baguette magique. Je ne voulais pas d'un sonnet shakespearien, aussi, pour franchir plus aisément les premiers obstacles à la communication je choisis un poème 4X4. Sa forme, peut-être, - c'était finalement un sonnet sans l'être, mais avec une essence parfumée, les mots s'y volatilisaient -, sa forme donc, l'avait rendu enchanté. Comme après une nuit d'amour rêvée ou vécue à pleins poumons. Je ne dirais pas que *mon petit sonnet sans l'être* ressemblait à une flûte, non, je n'irais pas aussi loin, cela ferait trop de foin parmi la critique littéraire, mais il avait des qualités que d'autres morceaux, puisés dans les meilleures anas, n'avaient pas. Par exemple il avait un atout cœur. Ce poème devint une prière, un vœu que je fis à Dieu. *La revoir*.

J'avais quitté l'avion sans lui offrir ma poésie. Je n'avais pas osé. Ce n'était pourtant pas dans mes habitudes. Depuis l'enfance, je me précipitai toujours. Je confondais tempo et précipitation, en particulier les jours de pluie ou de blanche neige. Que j'offris des fleurs, que je voulusse voler un baiser ou que j'écrivis un petit mot d'amour que j'accompagnais généralement d'une sucette à l'anis, je devais m'exécuter au plus tôt, je ne pouvais garder pour moi plus longtemps ce *trop-plein de bonheur* à

*venir* (\*) construit par mon imagination enflammée, je devais le remettre le plus tôt possible à mon aimée, mon adorée parfois.

(\*) *Trop-plein de bonheur à venir* ou *TPBV* est le produit d'une concentration excessive d'humeur vagabonde sous l'action d'une excitation permanente de l'imagination. Le sujet qui ressent un *TPBV* est un amoureux qui éprouve le besoin de partager son émotion, les mouvements irrésistibles de son cœur avec une tendre amie dont il ne désespère pas de faire la conquête.

Je ne la reverrais jamais ? Comment avais-je pu la laisser s'envoler, échapper à mon attraction terrestre, sans un au revoir, et pire sans un adieu ? Je relisais mon poème. Elle, elle ne le lirait jamais. Quel idiot ! Pauvre âmelette, je racontai ma vie, *pleine de bruits et de furie*, mais si je renonçais à elle, ma vie ne signifierait plus rien. Elle ne serait qu'une petite omelette. Je fis donc usage immédiatement des pouvoirs magiques de mon poème-amulette, et demandai à Dieu qu'Ilham recroisât mon chemin. Dieu est grand, Il est plein de bonté, Il comprendrait. Il m'a toujours compris, Il exauce les vœux de ceux qui, avec ferveur, lui en font la demande.

Dieu sentait combien mon cœur avait frémi, il avait rougi, il avait commencé à espérer, il avait bondi au sein de ma cage thoracique, il cognait à la porte de sortie, réclamait secours, cherchait à atteindre la poignée du système d'alarme, se heurtait à une voie sans issue et à la voix de mon esprit qui grondait contre mon âme pour que l'agitation cessât. Rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Et malgré tout ce désir d'aimer à nouveau, après tant d'années de solitude, de celle que les aventuriers rencontrent soit dans le Grand Nord, - celui qui est glacé, réchauffement terrestre ou pas -, soit dans les brûlants déserts, eh ! bien, malgré ce besoin vital d'aimer encore, je l'avais laissée partir. Je l'avais délaissée. Comme souvenance, terribles regrets, je gardai sa douce image, le sillage de son parfum, sa tête magnifique, à l'ovale parfait, et de son visage, je conservai ses lèvres vermeilles, son regard, - vous savez, ces yeux qui m'avaient fusillé, ou transpercé, je ne me souviens plus de l'arme qu'elle avait utilisée sans le vouloir. Peut-être s'agissait-il d'une baïonnette au canon, cette arme infernale qui déclenche des hémorragies internes, qui tôt ou tard achèveront le blessé d'amour ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, je priai. J'hésite à reproduire ici et maintenant le texte dédié à Ilham et ma prière à Dieu. *La revoir un jour*.

## Poésie pour Ilham

Ilham

Je n'étais pas sensé te parler  
Je ne m'attendais pas à te croiser  
Mais nous nous rencontrâmes Ilham

Je prie notre Dieu ...  
Dans sa Toute puissance  
Pour que ce jour de chance ...  
Se répète ... Ô mon Dieu ...

Faites que dans les cieux ...  
Ce coup de danse  
Soit le premier d'un jeu  
Sans aucune dissonance

Devons-nous nous revoir ?  
Ô Seigneur ?  
Nous reverrons-nous un soir ?  
Oh dis-moi oui mon cœur !

## II

Trois jours s'étaient écoulés. Trois longs jours. Chaque matin le visage d'Ilham m'était apparu, puis, tout le long du jour, dans la lumière, à Melbourne, c'était le printemps. Le soir il était toujours là, et, parfois, la nuit il revenait. Visage mystérieux, visage merveilleux.

Un chauffeur aimable passa me prendre à mon hôtel. Il me conduisit à l'aéroport, tout droit à la case départ. Je dégustai des dattes dans le salon EK. Au Club, la réception annonça l'embarquement imminent pour Dubaï, *Vol 407*. Je ne me précipitai pas. Quelque chose me retenait à Melbourne. Je finis cependant par me retrouver assis, comme un gosse idiot, non loin de la radio de bord qui diffusait des informations sur le vol, sur fond de jingles entraînants. J'aime ces musiques et ces voix au-dessus qui donnent des fourmis aux jambes ou des jambes aux fourmis quand la



cigale se met à chanter ou à jouer son dernier coup d'archet emprunté à Sherlock Holmes.

Lecteur, lectrice, es-tu prêt(e) pour le décollage ? Ilham apparut ! Oui, je sais ce que tu penses, lectrice, lecteur, hallucination due à une trop forte concentration sur le sujet aimé, en l'occurrence, Ilham. Eh ! bien, non ! Vous vous trompez lecteurs. C'était Ilham elle-même, telle qu'en elle-même ... Nous nous reconnûmes. Comment ne nous serions-nous pas reconnus ? Mon cœur battit la chamade, il allait éclater. Je fis tout mon possible pour abaisser le nombre de décibels qu'il produisait. Il cognait si fort que Quasimodo, toujours sourd, percevait cependant son martelage contre la paroi thoracique de mon corps affolé, et, plus préoccupant, les pilotes de l'avion, pas ceux de mon Mac, n'entendaient même plus le bruit des réacteurs qui ronronnaient déjà, pressés de décoller. Esméralda en eût été jalouse.

Je n'hésitai plus un instant. Je pressai mon iPhone, le pauvre était encore plus excité que moi, mais pas plus amoureux. En deux clics je fis apparaître mon poème magique et je le présentai à Ilham, je veux dire, je donnai *son* poème à Ilham. Je n'étais plus *le ténébreux, le veuf, l'inconsolé*, je l'avais retrouvée, Dieu me l'avait rendue. Je devais être prudent maintenant, moins impatient qu'Orphée. Pourtant j'observai Ilham. Elle lut notre poème. Ô mon Dieu, une émotion, la plus belle, poignante, déchirante, violente, nous envahit alors, elle et moi. Je perçus une larme d'Ilham. Elle fit effort pour retenir le torrent qui aurait pu mouiller ses yeux, noirs. Jamais je n'oublierai cette larme, le tressautement de ses lèvres mues par le désir fou de lire, de découvrir encore, je vis sa gorge se serrer. Je voulais la secourir, lui crier que moi aussi j'étais désorienté, implorant, merveilleusement désespéré, assoiffé par cette larme unique. Elle avait versé devant moi une larme divine. Parce que je venais de tomber à ses pieds ? Elle avait tout perçu, tout reçu en elle, elle avait ressenti toutes les ondes qui nous enveloppaient, elle et moi, pendant sa lecture. Pour elle j'abandonnerais les vins sucrés du Paradis. Si, et seulement si, elle me le demandait, évidemment. Les miracles ne se produisent pas que dans les chansons et les fictions. Je pris la main d'Ilham, elle était glacée. J'en garde un net souvenir à cet instant précis où j'écris, au moment où je lui écris, à elle, Ilham. Réchauffer ses mains ? Pas encore. Elle était trop émue, bouleversée. Je l'étais tout autant, je ne le cachai pas.

Puis ce fut son parfum. À son tour il m'envoûta. Mes sens ne l'avaient pas oublié. Il revint caresser mon désir. Et ses lèvres qui s'animaient, elles

dansaient. J'aurais aimé crié, - donne-moi un baiser, un seul, pour les autres je saurai attendre ... Elle ne m'aurait pas cru bien sûr. Je me hasardai et lui proposai une seconde poésie à venir. Avenir. Elle acquiesça avec son ineffable sourire. Je décidai de composer ma déclaration en usant d'une nouvelle forme poétique, car ce serait une véritable déclaration, - je n'avais plus le droit de tergiverser, je n'avais plus le droit de faire attendre Ilham. Les rimes seraient uniques et choisies pour elle seule, pour qu'elle ne fût plus seule.

Une simple anecdote ? Je crois aujourd'hui pouvoir affirmer le contraire. Voici le second poème pour Ilham,

Destinée ...

Ilham, Ilham  
Dans tes yeux j'ai vu tant de flamme  
Sur tes lèvres  
... Elles sont rouges ...  
... Tant de passion ...

Toi Ilham, tu es désormais mon inspiration  
Mes mains s'agitent  
Et dans mon cœur c'est la fièvre  
Je m'enflamme ?  
Peut-être, Ilham, Ilham

Il faut que je t'écrive  
Tu as l'âme vive  
Ce soir, j'ai surpris une larme dans tes yeux  
... Si noirs  
... Si profonds

Si tu es si belle inspiration  
Je voudrais être un soir ...  
Ton souffle joyeux  
À nouveau mes mains s'impatientent  
Vite, vite

De la musique, une poésie  
Jolie Jolie ...  
Pour Toi Ilham  
Et dans mon cœur ?  
Je ne sais si ma larme tu as vue ...

Si tu ne l'as pas vue ...  
Alors je t'ouvre mon cœur  
Il est tout feu tout flamme  
Cette larme ... je la garde ici ...  
Je la chéris

Elles resteront sans armes  
Nos deux larmes  
Cachées  
Toutes nues  
Seulement ... pour toi et moi

J'aime notre émoi  
Si menu ...  
Je suis par mon désir condamné  
À t'aimer sans larme ?  
La tienne eut pour moi tant de charme ...

Merci mon Dieu ...  
Toi le Miséricordieux  
Toi qui ce soir as vu nos larmes  
Toi qui les as fait couler  
Cette nuit ...

Sans bruit ...  
Caché  
Sans arme  
Je rêverai aux yeux  
De mon Ilham, qui, dans les cieux

Ce merveilleux thé marocain  
De ses jolies mains  
Elle a préparé  
Je rêverai aussi de ses cheveux ...  
Peut-être, de la vie à deux ...

Oui, tous les deux  
Réunis par notre Dieu  
Plus jamais séparés  
Oui, demain  
Mon Ilham, tu me donneras ta main

Envoyé depuis mon iPhone 6 Plus

### III

Nous atterrîmes donc, de retour à Dubaï, avec deux petits morceaux de poésie accrochés à nos cœurs et des regards échangés à jamais. Au moment de quitter l'avion, des rimes se bouscullaient dans ma tête. J'entraperçus une dernière fois Ilham. Je ne sais pas si elle me vit lorsque, pour la dernière fois, je la regardai. Son beau visage ressemblait à celui d'une longue dame brune, éloignée, perdue dans la brume de ses pensées, un peintre aurait figé cet instant. J'en conservai l'image. C'est cette image qui guide mes mains sur le clavier de mon Mac.

Je quittai l'aéroport et réclamai immédiatement une connexion Wi-Fi au chauffeur qui m'emmenait à mon hôtel. Je piaffais d'impatience. Je voulais envoyer le plus vite possible, à Ilham, les deux poèmes qu'on vient de lire. Ilham me l'avait permis. Je n'avais donc pas une seconde à perdre. J'espérai une réponse, un jour ou jamais. La réponse arriva le lendemain, courte, très courte. Mais elle exprimait tout. Pour moi aussi notre seconde rencontre avait été une implosion. Je priai à nouveau le Seigneur pour qu'il nous offrît, un jour, une nuit, l'explosion de joie, le bonheur d'exister, Ilham et moi, d'exprimer sans plus un mot, le désir de nous aimer l'un contre l'autre. Ce serait forcément une rencontre du troisième type.

Je décidai de résister à la tentation. Je n'écrirais pas d'autres poésies. Une journée s'écoula. Le visage de mon Ilham m'accompagnait, il me hantait par moment. Mais au matin du second jour, au réveil, je ne pus résister. J'enviai Saint-Antoine. Mais, en mon âme et en ma conscience, je devais lui reparler à mon Ilham. Pour me libérer de mes doutes, je décidai d'écrire, certes, mais de ne pas envoyer ma poésie, à Ilham. Cependant, dès qu'il fut composé, mon poème m'échappa, il s'envola à bord du *Vol 380*, vol uniquement disponible sur le site internet '*Je t'aime Ilham*'. Voici cette dernière poésie :

Ce matin ...

Ce matin ...  
Ô doux réveil ...  
Le réveille-matin  
Ô merveille !  
Il n'a pas sonné

Mon réveil  
Ce fut ton visage  
Tes lèvres merveilles  
Ton image  
Ô mon Ilham

Tu m'es apparue  
Avec douceur  
Et j'ai vu ...  
À nouveau ... Ô mon cœur ...  
Oui je les ai ébouriffés ...

Tes beaux cheveux coiffés  
Puis ... c'est toi qui les défaisais ...  
Naissance de Vénus sur les flots ... Je croyais naviguer  
Tes cheveux s'étaient dansaient  
Comme une flamme

Oui je sais ...  
Avec toi Ilham ... Mon cœur ...  
Il ne sera plus sage ... plus jamais ...  
Dès l'aube il aura besoin de retrouver ton cœur  
Car il voudra l'aimer ...

Ce matin ...  
Je viens de t'écrire en rêvant ...  
C'est un beau matin  
Extravagant  
Me pardonneras-tu Ilham ?

Luc pour Ilham

Envoyé depuis mon iPhone 7 Plus

Une simple histoire ? À toi d'en juger chère Ilham.

# *Le temps du muguet, Le temps des cerises*

## *Chapitre 49*

### Presque FIN

#### Commentaire détaché tiré d'un coupon détachable

Le lecteur, ou la lectrice, qui aura su fermer son bréviaire, après avoir laissé l'auteur prier et chanter ses psaumes, antiennes, répons, hymnes, versets, et autres oraisons, - en d'autres termes, officier pour bénéficier de l'amour divin d'Esther-Sarah -, ce lecteur, ou cette lectrice, qui aura su par ailleurs lire entre les lignes de la main de l'auteur appliqué à tapoter sur son Mac, - lignes de vie, ligne d'amour, lui ou elle aura compris que l'auteur cherche et cherchera toujours son Esther-Sarah. C'est peut-être là sa mission sur notre Terre qui n'est pas aux anges, ni même aux cieux lorsqu'ils sont privés des anges. Dans la tête de l'auteur l'image de sa belle s'est cependant construite progressivement. Affecté par une maladie de cœur chronique, il s'est ici confessé. Auteur symbolique ? Non il ne voit pas des symboles partout, son regard n'est pas hagard : Sarah est son apparition biblique. Enfin, peut-être. Mais Esther n'est pas Ketourah. Homme à femmes ? Oui et non, oui si on devine que dans chaque femme il cherche la Beauté, non, parce que, à l'automne de sa vie, il sait que son grand amour, unique et véritable, fut et restera Esther-Sarah, cette femme à l'âme incroyable. Intouchable, elle a touché son âme à lui. Elle a l'avantage du trait, vive le tir à l'arc. Ce n'est pas du juste, se plaignait-il, encore un enfant, lorsqu'il était le seul à tomber amoureux et que la belle courtisée, soit s'en moquait, soit encore pis, ne semblait pas remarquer son désir d'elle. Auprès d'elle, comme d'autres auprès de leur blonde, il n'a connu que des petits bonheurs, piqués en douce. Un jour, il le lui a écrit. Rêveur incorrigible ? Non pas. Citons, pour en finir avec les éternels critiques, un passage d'un livre sur les héros, coureurs de jupons ou pas :

*« Faux ! Ses amis n'y comprenaient rien. Pour Pendlebury, ces histoires de cape et d'épée n'avaient rien de symboliques. C'étaient de véritables témoignages du passé porteurs d'enseignements très importants, les derniers wagons d'un train (\*) qu'il avait manqué et qu'il cherchait désespérément à rattraper. » (\*\*)*

(\*) Indice : ce train qu'il a manqué, c'est le train qu'il faut presque prendre en marche lorsque l'on n'est pas magicien, à Londres ou à Pré-au-Lard.

(\*\*) « *Tous des héros* » Christopher McDougall

L'option d'un rejet définitif de l'amour n'en était pas une. Elle n'en serait jamais une. Au stade où il se trouvait de ses pérégrinations amoureuses, tel le rat Mulot poursuivant Jules à vélo, onc il ne renoncerait à la Terre Promise. Tel un Boudu il avait été maintes fois sauvé des eaux d'un fleuve pas tranquille, - je me souviens de cette Seine. Pour garder sa foi inébranlable en l'amour, il avait conservé ses milliers de petits papiers pas encore brûlés et tous les petits paniers en noisetier confectionnés par son père. Il irait au bout de sa course, folle. Il pouvait pleurer, discrètement. C'était tout. Ça n'était pas pour rien que dans la littérature, cet espace à la fois public et privatif, on pouvait butter sur sa Dulcinée, la butiner ou pas, en tout cas l'aimer, lui donner rendez-vous, sur un banc public, la bécoter ou non, la courtiser, partir avec elle à la chasse aux papillons. Lui il avait, il aurait toujours un pied sur le quai et l'autre sur ce train que cette fois il ne manquerait pas et qui achemine vers des villages fleuris les cœurs d'artichaut de tous les amoureux du monde et de la vie. Pour donner une idée du type de train et de quai qui sont spécialisés dans ce type de transport, disons-le, pour ceux que notre indice précédent n'aurait pas mis sur la voie, qu'il ne s'agit ni d'un TGV ni d'un train de banlieue, ce train et ce quai, perdus au milieu des brumes, parfois, sont magiques et comparables dans leurs effets au Poudlard Express qui mène les apprentis sorciers à Pré-au-Lard.

## *Chapitre 50*

### Faim pour de vrai

*« Notre âme est transitive. Il lui faut un objet, qui l'affecte comme son complément direct, aussitôt. »*

Francis Ponge

Comme je l'ai souvent pensé, le sujet féminin n'est pas un objet, puisque c'est un sujet, préoccupation constante pour l'homme. Il est encore moins un complément d'objet, il ignore la grammaire, il n'a pas de fin, il n'en aura jamais. C'est pour cette raison que moi j'ai toujours faim ...

Il faut bien une chute, à la fin des temps, lorsque s'achève la saison des amours, une chute dans l'inconnu, une chute ... mais pas celle de mon ange Esther-Sarah, un ange peut en cacher un autre, rapproche-toi mon Ilham. Qu'ai-je voulu démontrer avec mon bavardage ? Rien. Mais encore ? *Rien vous dis-je, le collier d'amoureux dont je suis attaché* me va mieux qu'au matin de la fable. Ce n'est pas cette faim-là qui m'attise, c'est celle du loup. Cœur d'artichaut impénitent, moi aussi, comme dans la chanson, je voulais être libre de courir après Jeanneton, après son jupon, mais celle qui est venue, mon Esther-Sarah, celle qui n'est pas restée, mon Ilham, ce sont elles deux mes vraies aimées, l'une depuis toujours, l'autre pour toujours. De Jeanneton je n'ai aimé que le jupon. Et c'est un beau cadeau qu'elle me fit.

Ne rien prétendre. Surtout ne rien démonter. Tisser. Aimer tout le monde. Comme Jésus ? En serais-je capable ? Non. Aimer toutes mes chacune c'est déjà beaucoup, ce fut un privilège incroyable tout le long de mon âge. Le temps, quatrième dimension, et l'amour, cinquième élément, se connaissent bien. Le plaisir d'amour est fugace, ce qui en fait le prix. En échange, l'émotion générée par l'amour ne s'efface jamais. Nous finirons par chanter à qui mieux mieux, à qui perd gagne, lorsque sera venu le temps des cerises apposées par une gentille modiste sur le chapeau de nos vieilles amours. Je lui offrirai un brin de muguet. Je ne suis pas chagrin. Si je le devenais, les chansons des baladins, trouvères et troubadours me consoleraient. Esther-Sarah sera toujours là. Ilham n'a fait que passer, direz-vous. Qu'en savez-vous ? Elles deux ont éveillé, puis réveillé mon pauvre cœur d'artichaut. Je ne dois rien exiger de plus.

## *Chapitre 51*

Vous êtes l'amour de ma vie ...

Dialogue entre deux cœurs d'artichaut, l'un féminin, l'autre masculin, au printemps, quand la sève monte dans les corps, lorsque les cœurs s'ouvrent à nouveau au temps du muguet

- Que se passe-t-il quand un cœur d'artichaut comme le tien rencontre un cœur d'artichaut comme le mien ? ... demande l'aimée.
- Ils se reconnaissent immédiatement. Ils s'aiment... répond son amant imminent.



Ils concluent en chœur d'artichaut, bien entendu :

- Tu seras l'amour de ma vie.

Avant que de partir, écoutons Guy Béart :

*« Qu'on est bien dans les bras  
D'une personne du sexe opposé  
Qu'on est bien dans ces bras-là »*

### Conclusion

Le cœur d'artichaut est un grand cœur, il est né aux temps préhistoriques, lorsque plantes et animaux avaient des dimensions surhumaines, ils étaient géants. À l'époque ses feuilles poussaient en abondance dans une corne de rhinocéros à poils laineux, lesquels ont désormais disparu on le sait, mais pas l'amour. Un cœur d'artichaut a des vertus aphrodisiaques, Louis XIV en raffolait. Bien qu'il soit multiprises, on l'aura compris, c'est un cœur fidèle, il n'est pas inconstant, il est simplement fidèle à lui-même. Il est d'un romanesque incorrigible. Mais je n'échangerais pas mon cœur pour toutes les promotions du monde et du type : « Je vous échange votre cœur d'artichaut contre deux cœurs de laitue »

À bon lecteur, salut ! Au fait, as-tu trouvé toutes les chansons éparpillées par mon cœur de papillon ?

FIN